VOLUME I. — WINNIPEG, MARDI, 7 OCTOBRE 1913 — NUMERO 21

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

UN PROGRAMME?

Dans son discours de Neepawa, M. Norris réclamait un système d'écoles nationales et l'adoption d'une loi rendant obligatoire la fréquentation scolaire. Il n'a pas défini ce qu'il entendait par écoles nationales mais tous ont compris des écoles neutres où ne se donnent aucun enseignement religieux et que fréquentent indistinctement des enfants de toutes croyances. Il ne fut pas plus explicite au sujet de la fréquentation obligatoire de l'école. Il se contenta de la réclamer. En quoi consisterait cette obligation, où, quand et comment s'appliquerait-elle? Autant de questions sur lesquelles il a observé un prudent silence.

Notre confrère le *Northwest Review* remarquait alors que ce programme n'avait rien de libéral et que si ce parti voulait mériter la confiance des catholiques du Manitoba, il ferait bien de rejeter de son sein ces cerveaux étroits, mesquins, que hantent sans cesse l'idée de spolier, d'opprimer la population catholique manitobaine.

L'association libérale vient d'inaugurer une série d'assemblées où se discutera sous toutes ses faces la question scolaire. A en juger par la première réunion qui fut peu nombreuse, l'on ne s'éloignera pas du programme tracé par M. Norris dans son discours de Neepawa. Même la plupart des orateurs l'ont accentué. Un M. Hamilton veut le rappel de la loi permettant l'enseignement bilingue au Manitoba. Un second a réclamé des écoles "non sectarian", des écoles "nationales" où seul s'enseignerait l'anglais.

Assemblée maigre par le nombre des assistants au dire du *Free Press* mais importante parce que y prirent part ceux qui déterminent la politique que soumettra le parti aux électeurs.

Instruction obligatoire, écoles neutres d'où sera bannie notre langue, est-ce tout ce que peut nous offrir le parti dont le *Free Press* est le porte-étendard!

Nous attendons sa réponse.

RUTHENES ET LATINS

La revue *Rome* du 13 septembre nous apporte le texte d'un important décret de la "Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi". (Affaires du Rite Oriental).

L'accroisement incessant et rapide des groupes ruthènes au Canada a nécessité la nomination d'un évêque ruthène. Cet évêque, Mgr Budka, a juridiction sur tous les Ruthènes du Canada. Son clergé se compose de prêtres ruthènes et de prêtres latins passés au rite grec.

Les Ruthènes sont disséminés un peu partout dans le Canada, les groupes maîtres se trouvant dans l'Ouest.

Actuellement et pour un long temps, il sera impossible de fournir à ces catholiques, d'un rite différent du nôtre, le nombre nécessaire de prêtres. Les groupes importants auront des prêtres mais combien de Ruthènes habitant au milieu des catholiques latins n'auront pas de prêtre de leur rite. En outre, dans l'avenir, les autorités religieuses auront à envisager le cas de mariage entre gens de rites différents.

La Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi dans le décret du 18 août, dont *Rome* nous fournit le texte, a tracé la ligne de conduite à suivre.

Le premier et le second chapitre concerne les pouvoirs de l'évêque ruthène et le recrutement du clergé ruthène au Canada. Le chapitre III s'adresse aux fidèles ruthènes et le chapitre IV détermine les conditions de mariage entre catholiques du rite grec et catholiques du rite latin.

Les catholiques ruthènes.

Où se trouvent ni prêtre ni église du rite grec, les Ruthènes pourront suivre le rite latin. Même privilège, sans pour cela comporter changement de rite, quand leur église est trop éloignée pour la pouvoir fréquenter sans grave inconvénient.

Les Ruthènes, même là où se trouve un prêtre de leur rite, peuvent se confesser à un prêtre du rite latin approuvé par l'Ordinaire et en recevoir l'absolution. Inversement, les catholiques du rite latin peuvent, là où il y a mission ou église du rite grec, se confesser à un prêtre du rite grec, approuvé par son évêque.

Un article relatif à la communion permet aux catholiques du rite grec de communier selon le rite latin. L'inverse est permis aux catholiques du rite latin. D'autres articles concernent la communion pascale, la communion en viatique, la célébration des funérailles dans des familles partagées entre les deux rites. Le dernier article du chapitre III permet aux Ruthènes d'observer les Fêtes et les jours de jeune de leur résidence.

Le chapitre IV traite des mariages mixtes, c'est-à-dire des mariages entre catholiques du rite grec et catholiques du rite latin.

Ces mariages sont permis.

Pour prévenir les difficultés qui pouraient résulter dans une famille des différences de rite chez les époux, la femme pourra, durant la vie de son mari, suivre le rite de son mari sans, de là, découler pour elle un changement de rite. A la cessation de l'état marital, la femme pourra retourner à son rite. Les mariages entre fidèles de rite différent et entre Ruthènes devront être contractés selon les prescriptions du décret Ne Temere. Le mariage devra être béni selon le rite auquel appartient le marié et par le prêtre de sa paroisse. De même toute dispense devra se demander à l'évêque du marié.

Les trois derniers articles de ce chapitre statuent sur le cas des enfants à naître de ces mariages mixtes (entre catholiques du rite grec et catholiques du rite latin).

L'enfant sera baptisé selon le rite auquel appartient le père; car les enfants devront appartenir au rite de leur père. Le baptême d'un enfant, dans un cas de nécessité, selon un autre rite, ne comporte pas un changement de rite. Les enfants sont soumis à la juridiction du prêtre de paroisse au rite duquel appartient le père.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

Une question que se posent très souvent les parents, est celle-ci: à quoi reconnait-on le plus ou moins d'aptitude de l'enfant à la musique? Comment peut-on juger dès le début, de son organisation musicale? Je ne veux évidemment pas parler de quelques exceptions trop rares, de petits prodiges, mais tous les enfants chantent et tous chantent juste naturellement; ou, sinon tous, du moins quatre-vingt-dix pour cent; s'il y en a qui chantent faux, c'est qu'ils entendent autour d'eux des voix ou des sons faussés. Ceux qui font exception à cette règle souffrent évidemment de quelque infirmité vocale, mais il n'y en a pas un pour cent dans ce cas.

La mère de famille s'attachera donc à cultiver avec soin la justesse naturelle de la voix. Un premier indice d'heureuses dispositions musicales sera la facilité à retenir une mélodie et à la reproduire *avec son rythme et sa mesure*. C'est là même, chez un tout jeune enfant, le signe le plus net de l'organisation musicale. C'est ainsi que se révélèrent et que se révèlent encore journellement la vocation des grands musiciens et célèbres compositeurs.

Dans notre pratique actuelle qui consiste à montrer tout d'abord les notes aux enfants on ne se préocupe pas du tout de la nature de voix enfantine; le résultat de ce manque de précautions est que la voix, instrument fragile entre tous, est souvent *cassée*, et cet accident est irréparable.

Nous venons de dire que le rythme était la première qualité à développer chez l'enfant: il faudra donc que la maman choisisse soigneusement les chants à faire répéter.

Les vieilles rondes, les chansons populaires canadiennes seront excellentes pour les débuts. Ces mélodies, toujours fort simples ont un rythme généralement net, franc et caractéristique; les airs en sont faciles à retenir et peuvent être chantés en jouant ou en marchant.

Lorsqu'on aura plusieurs enfants, il sera bon de les faire chanter en choeur, soit à l'unisson, soit à deux parties. Cette dernière pratique est excellente pour développer chez l'enfant le sentiment harmonique produit par l'audition simultanée de plusieurs parties mélodiques. On aura grand soin d'éveiller leur attention sur la production de cette harmonie; on leur fera chanter tantôt l'une, tantôt l'autre des parties. A cet effet, l'étude des morceaux dit "canons", c'est-à-dire chansons dans lequel les exécutants répètent à l'unisson la partie entonnée par le premier chanteur, sera des plus profitables.

Robert Gens,

Professeur de Violon, Saint-Boniface.

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Le *Free Press* de mardi dernier publiait un compte-rendu élaboré d'une réunion orangiste au Scott Memorial Hall, le mercredi précédent et à laquelle avaient assisté trois membres du cabinet provincial afin de justifier leur conduite dans la question des amendements Coldwell.

De la vérité ou de la fausseté du rapport du *Free Press* recueilli, selon son propre aveu, bride à bride, à droite et à gauche, peu nous chaut. Que M. Coldwell ait dit ceci ou cela pour défendre les amendements portant son nom, qu'il ait lu en entier ou partiellement la requête des catholiques de Winipeg au Bureau des Ecoles de Winipeg, que le grand maître jaune ait été peu ou prou applaudi, tout cela n'est que d'importance secondaire et ne mérite guère qu'on s'y arrête.

Un fait domine et dépasse toutes ces chicanes intimes de la loge. C'est son ingérence de plus en plus affichée dans les affaires publiques, c'est le droit qu'elle s'arroge de citer à sa barre pour se justifier de leurs actes administratifs ses membres qui font partie d'un gouvernement.

Que représentent à la législature et dans le cabinet ces trois ministres? Est-ce leurs électeurs ou la loge? A quoi est tenu le ministre orangiste? A l'observance du serment qu'il prêta en entrant dans le cabinet ou à l'obéissance aux ordres qui lui viendront du fonds ténébreux des loges orangistes? A qui se doit-il? A son pays, à sa province, à tous les éléments—quelle que soit leur langue et leur foi—qui la composent, ou bien à ses frères orangistes d'Ontario, de la Nouvelle-Ecosse ou encore de l'Ile du Prince-Edouard.

* * *

Renversez la situation. Au lieu de trois ministres membres de l'Ordre Jaune, ayez trois ministres catholiques membres... supposons de la C. M. B. A.

Supposez qu'un acte de législation scolaire déplaise aux membres de cette association catholique et qu'ils somment les trois membres de comparaître à la barre de leurs associations pour se justifier. Voyez-vous la tempête, entendez-vous les hurlements des loges orangistes. Quel beau vacarme, elles nous serviraient!

On en peut juger par les crises d'hytérie que provoquent dans leurs rangs des décisions de l'Eglise qui ne concernent que les catholiques et n'ont rien à voir avec la gouverne du pays.

Pas un mot de protestation chez nos confrères protestants contre la conduite des orangistes.

C'est plus que jamais le cas de dire deux poids deux mesures.

LA SOLUTION

M. A.-H. MacKay, surintendant officiel des écoles publiques en Nouvelle-Ecosse—où la majorité est encore protestante, notez le fait,—a esquissé, en ces termes, le système adopté, là-bas, pour établir entre catholiques et protestants un système double d'écoles soit un *modus vivendi*:

"Il n'y a rien dans les Statuts de la province, même par implication sur les "écoles séparées". Dans les règles adoptées par le conseil dit d'Education publique il existe des dispositions qui concernent les "exercices religieux" (Devotional exercises):

"1. Toutes les écoles d'Halifax sont dirigées par un seul comite d'écoles (local school board) sous un inspecteur de comté. Elles se servent des mêmes livres (text books) et présentent les mêmes rapports.

"Les écoles de la ville sont sous la direction d'un comité dit "commissionners for schools" (Commissaire d'écoles) distincts des "Trustees of Sschools" des districts scolaires, situés hors villes et hors les villages incorporés.

3. La commission scolaire d'Halifax compte 12 membres, dont 6 désignés par le conseil de ville et 6 par le gouvernement provincial.

"C'est un usage, non écrit, qu'au moins deux des six membres ainsi désignés par chaque autorité *soient catholiques*, soit 4 catholiques et 8 protestants."

4. Le corps électoral se compose d'environ deux cinquièmes de catholiques.

5. Les instituteurs des écoles possédées par les catholiques et des nouvelles écoles érigées, *pour les enfants catholiques* par la commission, sont toujours nommés par les *catholiques seuls*, membres de la commission. Toutes les nominations d'instituteurs sont faites par toute la commission.

6. Les vieilles écoles, bâties par les catholiques, sont louées par la commission aussi longtemps qu'on peut les garder dans un état satisfaisant, pour usage scolaire.

7. De nouvelles écoles *pour les enfants catholiques*, ont depuis plusieurs années été bâties par la Commission.

7. Les enfants catholiques et les autres ont le droit de fréquenter l'école la plus proche. Ainsi des enfants catholiques se trouvent généralement dans presque toutes les autres écoles, pendant que beaucoup d'enfants, non catholiques, se trouvent dans les écoles destinées aux catholiques (so called Catholic schools).

9. Dans ces dernières, le port du costume religieux de l'ordre auquel appartient l'instituteur ou l'institutrice, n'est pas défendu. Il en est de même des peintures ou images catholiques.

10. Dans ces écoles, (so called Catholic) aucun "exercice religieux" n'a lieu durant les heures (officielles) de classe. Il est autorisé après ces heures ou avant.

11. Ces arrangements locaux (qui ne sont pas en contradiction avec "l'Education Act", ni avec les règles du conseil de l'Instruction publique) *ne sont pas écrits*, mais il est distinctement compris qu'ils sont loyalement observés par toutes les catégories de citoyens—au lieu de chercher à se dominer l'une l'autre ces catégories veulent, au contraire, établir une réputation de franc-jeu (fairness).

"Ainsi, sans avoir aucun des désavantages d'un système d'écoles publiques "séparées", nous avons celui d'un seul système d'écoles publiques, doué d'une élasticité donnant aux catholiques les avantages essentiels du système "séparé".

* * *

J'ai traduit textuellement.

Que l'on contrôle tout cela, exactement, auprès des autorités d'Halifax. S'il est établi que les catholiques, là-bas, sont satisfaits de ce *minimum*, "non écrit", qu'on étudie le système pour Winnipeg et Brandon. Et qu'on trouve le moyen de l'établir, sans opposition du gouvernement ni du *School board* de Winnipeg.

Cela vaudrait mieux, je crois, que le système Coldwell.

Un commissaire d'école.

A DROITE ET A GAUCHE

Le mouvement de conversion au catholicisme dans les centres intellectuels anglais se continue. On annonce la conversion du pasteur Ekins, professeur au collège Lincoln, à Oxford. Lui-même a donné ses raisons de son adjuration du protestantisme. Il le renie comme contraire à la religion du Christ et déclare que l'étude comparée du catholicisme et du protestantisme l'a nécessairement amené à constater la suprématie du premier. Le pasteur Ekins se rendra prochainement à Rome.

* * *

Nos bons orangistes de Winnipeg viennent de voter une résolution approuvant la campagne déloyale de Carson dans l'Ulster. Ils lui offrent le secours de cinq cents bons soldats orangistes de Winnipeg s'il le désire.

Ce que c'est que d'être de loyaux sujets de Sa Majesté George V.

* * *

C'est à faire croire que les écoles "non sectarian" ne plaisent pas à tous, même à tous les protestants.

Il y a une quinzaine, c'était les Anglicans réunis à Niagara qui réclamaient l'enseignement religieux dans les écoles publiques d'Ontario. Aujourd'hui, c'est l'association des pasteurs de la Saskatchewan qui se plaint de la pénurie de l'enseignement religieux dans les écoles publiques de cette province. Une première réunion pour discuter cette importante question a été ajournée afin de permettre à tous les pasteurs de participer à la discussion de ce problême.

Se convaincrait-on que l'instruction religieuse est nécessaire à l'enfant.

* * *

Le rationalisme ou le catholicisme. A l'un de ces termes doit aboutir le protestantisme. Chaque jour le démontre. Les conversions se font de plus en plus nombreuses en Angleterre, surtout dans la classe instruite. Non moins intéressants et probants les changements de doctrine dans l'Eglise Anglicane. C'est ainsi que l'évêque de Londres dans un retentissant discours à l'ouverture du congrès des Anglicans à Southampton, Angleterre, a fortement plaidé en faveur du rétablissement dans l'Eglise Anglicane de la communion des saints.

* * *

Dernièrement un crime atroce a été commis à New-York. La police a arrêté un prêtre allemand, suspendu de ses fonctions sacrées en Allemagne, et qui avait réussi à faire du ministère en Amérique en trompant ses supérieurs ecclésiastiques. Les médecins après un sévère examen du coupable s'accordent tous à le déclarer un type pour le moins "anormal".

Quelques feuilles protestantes ont profité de la faute de ce prêtre pour attaquer violemment le catholicisme et le clergé.

Voici comment le *Mail and Empire*, l'un des grands quotidiens protestants de Toronto, rabroue ces misérables feuilles.

"Personne autre qu'un imbécile supposera qu'il y a autre chose qu'un rapport accidentel entre ces monstres et une église quelconque."

* * *

Un correspondant du *Catholic Record* s'inscrivant en faux contre les nombreux articles du *Catholic Fortnightly Review* qui établissent les nombreuses pertes de l'émigration irlandaise aux Etats-Unis du fait de l'usage de l'anglais, une langue protestante, demande pourquoi les mêmes pertes ne se sont-elles pas produites en Irlande où l'on parle l'anglais.

Simplement parce que l'immense majorité de la population y était catholique. Ce n'est pas tant le fait de parler la langue elle-même qui constitue le danger mais bien les contacts et les relations de tous les jours qu'elle nécessite avec un élément—en très grande majorité protestant comme aux Etats-Unis—qui font perdre à l'Eglise tant de sujets.

Cette vérité est incontestable quand on observe la résistance victorieuse en Amérique des groupes étrangers que défendaient leur langue maternelle. Ainsi les groupes canadien-français et polonais.

* * *

Le même correspondant du *Catholic Record* attribue aux mariages mixtes les nombreuses défections dans les rangs des catholiques anglais.

Si nous examinons les statistiques des mariages mixtes dans Ontario, nous trouvons que les centres canadiens-français, à peu près coupés de tout contact avec les centres anglais, n'offrent qu'un très faible pourcentage de mariage mixte. Ce pourcentage atteint des proportions fabuleuses dans les villes où la communauté de langue met les catholiques anglais et les protestants en constants rapports.

LE GALANT

Dans le rang du "Petit Brulé"
Ce gaillard si bien attelé
C'est quelque monsieur du Grand Monde?
Non, c'est Pierre à Paul Charpentier,
Hier revenu du chantier:
C'est Pierrot qui va voir sa blonde.

Dans son buggy neuf, planté droit,
Il trône, content comme un roi.
Un beau sourire sur la bouche.
Baptiste et Joson, ses rivaux.
Ne feront plus tant leurs farauds.
Avec leurs petites barouches.

Il voit Simonette aux yeux bleus,
Venant à lui, la joue en feu,
Timide et si douce, lui dire:
"Monsieur Pierrot est toujours bin?"
Et tendre sa petite main
Avec son plus gentil sourire.

Puis, très simple et sans apparats,
Venant lui taper sur le bras,
Le bonhomme, toujours aimable:
"Comment est-ce qui va, Pierrot?
Dépose donc ton galureau.
Mets-tu ta jument à l'étable?"

A l'écurie ou dans la cour,
Que le vieux Nicolas, toujours.
Lui donne la meilleure place:
Chez Simonette, à peine entré,
Qu'il paraisse le préféré,
Les gas d'en haut, ça les agace.

Pierrot songe orgueilleusement
Que Simonette, en ce moment,
L'attend à sa fenêtre ouverte;
Et Piaf! avec un bruit joyeux,
Piaf! sur le chemin caillouteux.
L'emporte sa voiture alerte.

Le soir est très doux. En son vol,
La mouche-à-feu dore le sol
De fugitives étincelles.
Des parfums alanguissent l'air.
Et la lune, au bord du ciel clair.
Sourit dans les feuilles nouvelles.

Partout les cris des grillons
Se répondent dans le gazon,
Mais Pierrot n'est pas un poète
De rêver il n'a pas le temps:
Toutes les splendeurs du printemps,
Qu'est-ce? à côté de Simonette.

ENGLEBERT GALLEZE.

LA TERREUR EN PORTUGAL

Il ne fait de doute pour quiconque est tant soit peu averti des agissements de la franc-maçonnerie que la ruine de la monarchie portugaise est son oeuvre. Elle a fourni et soudoyé les assassins qui tuèrent le roi Carlos De ses rangs sortirent les chefs de la révolution qui détrona le jeune roi Manuel.

Au lendemain de cette révolution, quelques-uns, sur la foi des agences télégraphiques maçonniques crurent à un heureux changement de gouvernement et espérèrent une amélioration de la condition du peuple portuguais.

Rien de tel. Au contraire le pays se trouve sous la tyrannie d'une bande de carbonari, de scélerats, qui l'oppriment et le déshonorent.

On s'en peut faire une idée à la lecture de la dépêche suivante de Londres.

Elle n'est pas suspecte de partialité envers le catholicisme.

Londres.—Le "Standard" publie une série d'articles pour protester contre ce qu'il appelle "une cruelle autocratie" et "la barbarie au XXe siècle". Les radicaux anglais ont des trésors d'indulgence pour les républicains portugais, qu'ils affectent de considérer comme des champions de la liberté. Les conservateurs, plus clairvoyants, voient sous leur véritable aspect les scélérats qui exercent sur leurs concitoyens la plus cruelle tyrannie et déshonorent leur pays en même temps qu'ils l'oppriment.

Les articles du "Standard" sont inspirés par une brochure publiée par un comité composé d'Anglais, qui s'est formé pour protester contre les abominables traitements auxquels les prisonniers politiques sont soumis en Portugal. Cette brochure "Portuguese Political Prisoners", arrivée en quelques jours à sa cinquième édition, produit dans le public une sensation profonde. Les auteurs appuient toutes leurs accusations sur des faits dont ils ont vérifié l'authenticité. Ils prouvent d'une façon irréfragable que sous le gouvernement républicain, les gens sont arrêtés à tort et à travers pour des motifs politiques; que ces malheureux demeurent incarcérés pendant des mois et des années sans jugement; que les conditions de leur captivité défient toute description tant elles sont horribles et brutales; que lorsque les prisonniers sont enfin jugés, ils ne comparaissent point devant des cours de justice régulièrement constituées, mais devant des tribunaux d'exception, dont les membres condamnent les accusés sans preuves et prononcent des sentences d'une rigueur scandaleuse. Le pays est à la merci d'une Société secrète la "Carbonaria", qui compte 32,000 sicaires, gens de sac et de corde. La description des cachots dans lesquels sont entassées les victimes rongées par la maladie, dévorées par la vermine, fait frémir. Ah! si les membres du Congrès de la Haye voulaient dénoncer ces horreurs, et flétrir ceux qui les commettent, ils feraient enfin quelque chose d'utile pour l'humanité.

PAGES MANITOBAINES

SAINT-CLAUDE

A Saint-Claude, qui est un peu plus loin de Winipeg, sur la même ligne que Fannystelle, je retrouve ce qu'on pourrait appeler le schéma des petites localités manitobaines où le chemin de fer passe: un trottoir de planches et une rangée de maisons parallèle à la voie. Aux alentours et souvent à une grande distance—jusqu'à deux lieues parfois,—les demeures de colons s'éparpillent à tel point qu'il n'y en a presque jamais deux de vraiment voisines. Le rassemblement de la population ne s'opère que le dimanche, pour la messe. C'est après la cérémonie qu'on peut se voir, causer, participer enfin à la vie collective, le terme de paroisses semble donc plus exact ici que celui de village, l'église, et aussi le presbytère où le curé a la même influence que dans l'ancienne France, constituant réellement le centre social.

A Saint-Claude, cependant, nous ne sommes pas chez des Canadiens, mais chez des Français. Ils n'oublient rien de leurs origines: une affiche récente, placardée encore dans l'hôtel, m'en donne une preuve inattendue. J'y lis en effet:

Saint-Claude. Fête nationale du 14 juilet. Samedi, 14 juillet 1906. Dix heures du matins grand'messe chantée pour les défunts morts au champ d'honneur.

Et ce mirifique programme se termine ainsi:

Banquet et feu d'artifice. La fanfare de Saint-Claude se fera entendre pendant la durée de la fête.

Je souris maintenant en transcrivant les lignes; mais je n'ai pas souri en les lisant. Si vous voulez éprouver le sentiment patriotique dans toute sa force et même avec je ne sais quelle candeur épanouie, passez l'océan, traversez la moitié du continent américain, subissez le contact quotidien des business men de toutes classes au rauque anglais, aux manières brusques, puis quittez Winipeg pour une de ces trop rares oasis où notre race s'est implantée, où l'on n'entend que notre langue, où l'on est accueilli avec la bonhomie française!...

* * *

Ayant posé ma valise, je traverse la voie pour aller voir le curé qui appartient à l'orde des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception. Je ne trouve que les soeurs de l'école, de bonnes françaises, qui ont eu à choisir comme tant d'autres entre leur vocation et l'exil. L'une d'elles vient de cueillir du muguet et elle en met pieusement les tiges dans un verre d'eau, car il lui rappelle son pays. Illusion d'ailleurs, mais que je me garde de dissiper! C'est en réalité le muguet boréal, bien différent du nôtre.

Je pourrai rencontrer le P. More, curé de Saint-Claude, demain matin après la messe.

Messe qui eût ému Huymans! Dans cette pauvre église de planches du lointain Manitoba, le père, un frère servant et les deux religieuses, gardiens perdus des antiques liturgies, chantent avec une scrupuleuse dévotion l'office grégorien.

Le curé, un robuste Jurassien, m'accueille cordialement; il se plaît à faire les honneurs de sa paroisse. Nous partons dans sa voiture dont le cheval trotte sans s'inquiéter de l'état des routes.

Nous nous arrêtons chez deux Picards, les frères, B..., établis depuis trois ans. Ils réalisent un excellent type de modernes cultivateurs français: instruits (l'un d'eux, je crois, est même bachelier), ils aiment énergiquement leur profession et, pour l'exercer, ils joignent l'intelligence à l'expérience. Celle-ci, grâce à celle-là, ne dégénérera jamais en routine, mais les préservera des imprudences que commettent ceux dont le bagage ne consiste qu'en théories.

Je n'ai jamais vu de gens plus raisonnablement satisfaits. Les frères B... ont bien employé les capitaux qu'ils avaient apportés, ils sont contents de leurs terres; ils supportent fort bien le climat, qu'ils estiment très salubre; ils vantent le pays, la vie, leurs sains labeurs. Ils ont fait venir quatre jeunes compatriotes qui travaillent avec eux. Ils forment le hardi projet de se marier l'année suivante. Ils échangeront leur maison trop modeste contre une plus vaste et plus confortable dont ils vont commencer la construction. Ce sera alors une vraie colonie picarde qu'ils fonderont dans ce coin du Manitoba!

Belle exemple d'heureuse vaillance! La contre-patrie n'est pas loin. Ce vaste et fécond domaine appartient à un très riche propriétaire qui l'abandonne aux soins d'un gérant—et le vaste, le fécond domaine ne rapporte presque rien. Souvenons-nous que la main-d'oeuvre est chère: le capital n'a de véritable valeur qu'uni au travail. S'il ne fait que le rétribuer pour tirer profit de ses résultats, il n'y gagne guère. Oui, n'être que capitaliste, sans compétence et sans activité personnelle, devient vite la pire des situations dans le Grand-Ouest. Le pur rentier y est extrêmement rare. L'espèce ne pourrait maintenant s'y multiplier: on la mangerait...

Nous croisons les fils et l'un des frères de deux familles de gentilshommes: les B... et des de M... Ceux-là cultivent eux-mêmes leurs terres. Mais, tandis que je partage son déjeuner, le curé me dit que ces paroissiens qu'il regrettera vont bientôt quitter Saint-Claude pour s'établir dans la région de Battleford, sur des homesteads.

Le simple repas, tout conventuel, est pourtant agrémenté d'une friandise: du miel, qui, bien que rappelant peu celui du Gâtinais, n'en a pas moins une aimable saveur. O fécondité des abeilles! La ruche qui l'a produit et toutes celles de l'Ouest proviennent d'une seule ruche apportée de la province de Québec il y a une quinzaine d'années.

L'après-midi nous repartons, au trot vraiment infatigable du cheval du P. More: pour visiter une paroisse de la Praisie, ce sont des lieues qu'il nous faut faire. Le temps est frais, nuageux, comme en mars chez nous (il était brûlant hier); et nous courons, la figure claquée par le vent, à travers les champs et les bouquets de bois. Car ce n'est plus la plaine nue de Fannystelle; il y a des arbres et parfois même de beaux arbres: des trembles, des ormes, quelques chênes; de petits saules au bord des fossés humides. Le paysage se démonotonise, si l'on me permet ce néologisme médiocrement euphonique, mais si exact. Il devient presque français.

Et là-bas, tout à l'horizon, vers le sud, on entrevoit les collines de Pembina, derrière lesquelles se cache Lourdes, une autre colonie fondée par les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception.

Les belles fermes succèdent aux belles fermes. Celle-ci, qu'on estime sept à huit mille piastres, appartient à B..., un Ardéchois venu pauvre; celle-là est à C..., un Dauphinois arrivé en 1893 avec quarante piastres et qui en vaut aujourd'hui une dizaine de mille.

Puis voilà des Bretons, des Savoyards... Ils tendaient, dans les débuts, à se grouper par provinces, et même une région de Saint-Claude s'appelle la Bretagne. Maintenant on se case où l'on peut.

* * *

Ce matin j'enquête seul, au hasard d'une flânerie dans l'unique demi-rue du village.

J'ai la chance de rencontrer un des premiers colons de Saint-Claude, qui m'apprend que la petite paroisse eut son âge héroïque. C'était d'abord un vrai marécage, qu'il fallut drainer. On surnommait les rares habitants: "les grenouilles de Saint-Claude"! On devait tout créer, dans ce désert aquatique. Pénible apprentissage, dont on sent encore la lassitude, après une quinzaine d'années! Un des pionniers d'alors, gros propriétaire aujourd'hui, répète volontiers: "Nous ne pouvons pas dire que nous aimons ce pays. Il est trop dur pour nous; l'hiver est froid. Mais nous ne pouvons pas dire non plus que nous ne l'aimons pas. En France nous serions restés ouvriers; ici nous avons de l'argent et nous sommes chez nous."

Je cause ensuite avec les jeunes de B... (ils sont sept: cinq garçons et deux filles). Ils vont partir prochainement pour s'établir à cinquante et un milles au sud de Battleford, dans la Saskatchewan sur des homesteads qu'ils se sont hâtés de retenir afin de n'être pas devancés. La nouvelle ligne du C. P. R., de Wetaskivin à Saskatoon, ne passera qu'à six milles de la future résidence des deux familles qu'une prochaine alliance va plus étroitement associer.

Le jeune de M... m'apprend qu'un de ses amis a rencontré mon étudiant toulousain du Pomeranium. Celui-ci s'était engagé comme terrassier au C. P. R.! Brisé, fiévreux, à bout de forces, il avait dû partir avant d'avoir même fini sa première semaine. Il est maintenant à Bagot, employé à des travaux agricoles, moins rudes.

Je continue à bavarder de-ci de-là. Un bon cancanier me dit que les M... et les de B... quittent la paroisse tout simplement parce que la famille démocratique et les opinions avancées de leurs voisins leur déplaisent... Il y a en effet des partis à Saint-Claude!...—Ces gentilshommes vont donc fonder une colonie aristocratique. Si c'est vrai, quel curieux cas de persévérance dans les préjugés européens!...

Quand je rentre à l'hôtel, j'y trouve trois Américains qui étudient le plan d'Haywood, une station toute proche qu'ils se préparent à lancer. Autour de la gare, où il n'y a encore que des buissons, ils ont déjà tracé sur le papier une Main street, une King street, une Augustine street.

Mais ce n'est pas sur une impression d'Amérique que je reste en partant de Saint-Claude, descendu un moment de son wagon, je rencontre sur le quai de planches un Parisien établi à Oxbow. Ce compatriote parle le pur langage du boulevard, et même du boulevard extérieur. Il me confesse joyeusement qu'il ramasse de la "galette" autant qu'il en veut avec le commerce de bestiaux et qu'après la Villette, il n'y a rien de mieux que le Grand-Ouest.

JEAN LIONNET.

Chez les Français au Canada. (1908).

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur,

Dans le dernier numéro, j'aperçois deux articles ayant trait à la fête du 14 juillet.

L'un, de M. Mollot, abonde complètement dans mon sens. Ce monsieur démontre que je ne suis pas seul, tant s'en faut, à avoir ce que plusieurs dénomment des idées particulières. L'autre signe "Champenois" et s'offusque de ce que je dis qu'il existe deux Frances dans notre commune Mère-Patrie.

Eh bien oui, elles existent ou si vous aimez mieux il y a dans une même patrie deux catégories d'hommes qui portent toutes deux le nom de Français, mais qui sont radicalement opposées l'une à l'autre, et bien distinctes: elles existent au même point que nos natures humaines, car nous avons deux natures en nous, l'une portée plutôt vers le mal, l'autre plus difficilement vers le bien. Nous ne sommes cependant qu'un seul et même personnage. Ne luttons-nous pas constamment contre cette deuxième nature qui est en nous; nos défauts, nos vices, nos imperfections, qui sont tout l'opposé de l'idéal, du beau, du bien que nous désirons, pour qui nous sommes faits, vers lesquels nos efforts doivent converger.

J'admets qu'il n'y a qu'une France sur la carte; à un étranger je dirais, la lui désignant: voilà ma Mère-Patrie. Je ne pourrais certes pas reculer ses frontières quoique mon désir de "Lorrain" me le suggèrerait.

Comment donc désignerez-vous cette portion d'habitants d'un même pays, parce que cette portion est minorité; elle paie les impots, mais ne jouit pas de son revenu légal, ni du droit de faire enseigner à ses enfants l'amour, le vrai amour de cette même patrie ni de les faire instruire selon sa religion, ses principes.

Elle paie sa dette de sang à la patrie, cete minorité, et combien souvent plus noblement que l'autre portion; cependant les emplois publics lui sont obstinément fermés, des faveurs gouvernementales, d'abord, elle n'en a cure, mais elles lui sont néanmoins systématiquement déniées. Que sont-ils de plus que des paria? Et pourquoi donc! tout cela, toutes ces injustices, toutes ces vexations? N'est-ce pas justement parce que ces fidèles héritiers qui n'ont pas seulement hérité du sol, mais bien des vrais traditions chrétiennes de leurs ancêtres les veulent continuer noblement, qu'ils sont bafonés, n'est-ce pas uniquement pour cela?

Ce sont des Français tout de même que ceux qui persécutent, qui oppressent; des enfants révoltés contre leur père ne cessent pas pour cela d'être ses enfants, mais ce sont des monstres.

L'étranger pas plus que nous qui sommes à l'étranger ne voit pas malheureusement la France à travers le brouillard gouvernemental. L'étranger moins subtil plus lourd que l'esprit français a mis cent ans à comprendre. Il comprend un peu aujourd'hui, nous le voyons évoluer, et nous qui comprenons, hélas, un peu tard, regardons tristement cette évolution.

La France, la *Vielle France*, la seule France vit encore, vous admettez vous qui signez "Champenois", qu'il n'y a que la vieille France qui vit, et alors les autres ou l'autre, qu'est-ce? Des moutons; peste! Je vous assure qu'il n'y a rien de plus mauvais qu'un mouton enragé. Je n'aime pas m'y frotter.

Un jour, nous en avons la ferme confiance, la fille aînée de l'Eglise ne saurait périr; notre commune patrie se ressaisira; quand? c'est le secret de Dieu. Cela dépendra aussi beaucoup de l'ardeur de l'énergie des catholiques, elle pourra en effet demander compte aux usurpateurs de leur gestion.

Mais notre patrie se nomme la "douce France", elle est chevaleresque, généreuse, chrétienne, elle saura pardonner.

Non, elle ne fera pas comme les infâmes de 89. Car ne dites pas: "Elle a". Non la France n'a pas demandé compte à Louis XVI des crimes ou des erreurs de ses ancêtres. Je ne peux pas croire que des catholiques aient de ces idées aussi erronées. Quoi! parce que un ramassis de fortes gueules, une nuée de propres à rien, ont assouvi leur frénésie de sang, leur soif de démagogie, la France y est-elle pour quelque chose.

Que la France soit féodale, royaliste, républicaine, ou même anarchiste, la France est toujours la France. Non! vraiment là je ne comprends plus. Je le répète sur une mappemonde, une carte géographique, je serais certes très embarrassé pour lui assigner une autre place que celle occupée par sa configuration. Mais moralement, monsieur, nous n'y sommes plus; fêter l'anarchie, car ce n'est que cela, après tout, que fêtes le 14 juillet. D'ailleurs je n'irai pas plus loin. Je cède la plume à une autorité bien plus compétente, en demandant à M. le Rédacteur de vouloir bien rééditer un article paru sur la "Vérité", samedi 23 août, qui a pour titre l'histoire du 14 juillet, précédé de ces lignes:

"Il n'y a que l'ignorance capable d'excuser les catholiques de chez nous qui prennent part à la célébration de l'odieuse fête maçonnique du 14 juillet.

Lorrain.

LE CURE DE CUCUGNAN

Tous les ans, à la Chandeleur, les poètes provençaux publient en Avignon un joyeux petit livre rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. Celui de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau que je vais essayer de vous traduire en l'abrégeant un peu... Parisiens, tendez vos mannes. C'est de la fine fleur de farine provençale qu'on va vous servir cete fois...

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-ciboire. Le bon prêtre en avait le coeur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'Evangile, M. Martin monta en chaire.

* * *

—Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voalez: l'autre nuit, je me suis trouvé, moi misérable pécheur, à la porte du paradis.

"Je frappai: saint Pierre m'ouvrit!

"—Tiens, c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il; quel bon vent?... et qu'y a-t-il pour votre service?

"—Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis.

"—Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

"Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles:

"—Voyons un peu: Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cu... cugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

"—Comment! Personne de Cucugnan ici? Personne? Ce n'est pas possible! Regardez mieux...

"—Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

"Moi, précaire! je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors, saint Pierre:

"—Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le coeur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnanais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur quarantaine en purgatoire.

"—Ah! par charité, grand saint Pierre! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

"—Volontiers, mon ami... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias! Tenez-vous sain et gaillardet.

"Et je cheminai... je cheminai! Quelle battue! j'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

"—Pan! pan!

"—Qui frappe? me fait une voix rauque et dolente.

"—Le curé de Cucugnan.

"—De...?

"—De Cucugnan.

"—Ah!... entrez.

"J'entrai. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clef de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de saint Pierre...

"—Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous? dit l'ange.

"—Bel ange de Dieu, je veux savoir,—je suis bien curieux peut-être,—si vous avez ici les Cucugnanais.

"—Les...?

"—Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan... que c'est moi qui suis leur prieur.

"—Ah! l'abbé Martin, n'est-ce pas?

"—Pour vous servir, monsieur l'ange.

"—Vous dites donc Cucugnan..

"Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

"—Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

"—Jésus! Marie! Joseph! personne de Cucugnan en purgatoire! O grand Dieu! où sont-ils donc?

"Eh! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient?

"—Mais j'en viens, du paradis...

"—Vous en venez!... Eh bien?

"—Eh bien! ils n'y sont pas!.. Ah! bonne mère des anges!...

"—Que voulez-vous, monsieur le curé! s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

"—Sainte Croix! Jésus, fils de David! Aï! aï! est-il possible?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq!... Aï! pauvres nous! comment irais-je en paradis si mes Cucugnanais n'y sont pas?

"—Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez coûte que coûte être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... Vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne!

"Et l'ange ferma la porte.

* * *

"C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

"Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout bâillant, comme la porte d'un grand four. Oh! mes enfants, quel spectacle! Là, on ne demande pas mon nom; là, point de régistre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

"Je suais à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle pour ferrer la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air, puant et embrasé; j'entendais une clameur horrible, des gémissemnts, des hurlements et des jurements.

"Eh bien! entres-tu, ou n'entres-tu pas, toi? me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

"—Moi? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

"—Tu es un ami de Dieu... Eh! b...de teigneux! que viens tu faire ici?...

"—Je viens... Ah! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... Je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan...

"Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais...

* * *

"Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme:

"Le long Coq-Galine,—vous l'avez tous connu, mes frères,—Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

"Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles!... Mais passons, j'en ai trop dit.

"Je vis Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

"Je vis Babet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers.

"Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

"Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits.

"Et le Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

"Et Coulau avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni...

* * *

Emu, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand'mère et qui sa soeur...

"Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abime où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire par ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

"Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien.

"Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

"Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

"Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

"Vendredi, les femmes. Je dirai: Pas d'histoires!

"Samedi, le meunier!..., Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

"Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

"Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de le bien laver.

"C'est la grâce que je vous souhaite. Amen!"

* * *

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de choeur qui chantaient Te Deum, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous le dire ce grand guessard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

Deux récidivistes guettent les passants; ils causent, en attendant la victime:

—Y a-t-il longtemps que tu travailles ici?

—A peine quinze jours.

—Les affaires y sont bonnes?

—Peuh! j'ai eu déjà deux ou trois "clients"!

Département des patrons



POUR DAMES.

Ce joli long manteau de 54 pouces est un des plus beaux modèles de la saison. Ce peut être un manteau pour sorties seulement ou pour le port de tous les jours.

Une bonne serge convient pour ce genre de manteau; la bordure peut se faire de soutache.

Le patron No. 5,777 est pour mesures de buste 32, 36, 40 et 44. La grandeur moyenne demande 8 verges d'un tissu de 27 pouces de largeur, 6 1-4 d'un tissu de 36 pouces ou de 5 1-2 d'un tissu de 44 pouces et 3 3-4 verges de soutache.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce modèle permet de combiner deux tissus différents ou au moins deux couleurs différentes. Pour un vêtement de toile: du blanc avec une couleur. Avec des tissus laineux on peut très bien combiner la soie. On peut encore combiner des tissus unis et des tissus à carreaux. Le panneau du devant est tout d'un morceau. De même le panneau central à l'arrière. Le cou est orné au coude ou au poignet.

Le patron No. 6,203 est pour enfants de 4, 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 3 3-8 d'un tissu de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

BRUTALITE ALLEMANDE

Un officier tue un soldat qui lui avait fait poliment quelques remonstrances.

Diedenhoefen (Allemagne), 1.—Le lieutenant Tieges, de l'artillerie allemande, a tiré sur l'enseigne Foerster et l'a tué, dans un accès de fureur alcoolique.

Il avait été acquitté par le conseil de guerre pour avoir troublé un service religieux. Arrivé à l'église dans un état d'ébriété complète, Foester se permit de lui faire quelques observations et le lieutenant fit feu sur lui.

LES ESPAGNOLS AU MAROC

Une mêlée terrible a lieu près de Larache avec les Arabes.

Tanger, 1.—Pendant toute la journée d'hier, les Espagnols se sont battus avec les Arabes près de Larache. Les résultats de cette lutte terrible ne sont pas connus entièrement, mais des dépêches du soir annonçaient un massacre épouvantable. Les deux partis se disent victorieux.

Suivant ce que racontent les indigènes, les Espagnols qui s'étaient embusqués, furent les moins épargnés. Un de leurs croiseurs qui les avait pris pour des Arabes, leur envoya force boulets.

LES ALBANAIS VICTORIEUX

Ils s'emparent de différentes villes.

Vienne, 1.—Des dépêches viennent d'anoncer que les Albanais, après une lutte désespérée, ont réussi à s'emparer de Dikova.

Prisrend, ville située à quelques kilomètres dans le sud, est entourée par les troupes albanaises; on s'attend à ce qu'elle soit prise sous peu également. Les Serbes y possédaient 6,000 soldats.

Des nouvelles reçues d'Avlona, port de l'Adriatique, relatent la prise d'Ochrida par les Albanais après un terrible engagement.

UN COMMERCANT INDELICAT

Comment un boucher de Chicago trompait ses clients.

Chicago, 4.—Un boucher du nom d'Abraham Bass avait trouvé un moyen fort simple de s'enrichir tout en ayant l'air d'être généreux envers ses clients malgré la hausse du prix de la viande.

Mme Hattie Brown avait remarqué comme d'autres ménagères que la balance de Bass indiquait toujours un poids de marchandise plus élevé qu'elle ne le désirait; mais il lui semblait pourtant, à l'oeil, qu'elle en recevait moins. Le boucher d'ailleurs se montrait bon prince et ne demandait que le prix de deux livres de viande, par exemple, quand sa balance indiquait presque deux livres et demie.

Mme Brown, intriguée, résolut d'éclaircir ce mystère. Elle acheta un poulet pour lequel la balance accusa un poids de quatre livres. Au sortir du magasin elle alla le faire peser ailleurs; il était de deux livres seulement.

Aussitôt Mme Brown alla trouver un policeman et lui demanda de l'accompagner chez son boucher. En les voyant entrer, Bass eut un mouvement de surprise. Puis on le vit prendre un long couteau et couper quelque chose sous son comptoir; le policeman comprit que là était le truc.

En effet, ayant regardé sous le comptoir il aperçut une pédale reliée par une ficelle au plateau de la balance. En appuyant sur la pédale Bass faisait baisser le plateau à sa guise.

Il fut traduit devant le juge Newcomer de la cour municipale qui lui demanda: "Combien avez-vous de comptoirs?"

"Deux", répondit le boucher.

"A ce compte-là vous en auriez eu bientôt une douzaine", répliqua le juge.

Et il le condamna 50 dollars d'amende.

COURTE LUNE DE MIEL

La femme de l'ex-roi Manuel désire la séparation.

Munich, 1.—D'après des bruits absolument fondés, la princesse Augusta-Victoria de Hohenzollern, femme de l'ex-roi de Portugal, refuserait de vivre plus long temps avec son mari. On aurait annoncé que la pricesse aurait manifesté le désir de retourner chez son père, le prince William, aussitôt qu'elle se sentira assez forte pour supporter le voyage.

La princesse Augusta devra rester à l'hôpital de quinze jours à un mois. Son état s'améliore lentement.

A l'hôpital, on avait toujours nié formellement que la princesse était en mauvais termes avec son mari; mais, ces jours derniers, on y annonçait que la princesse serait conduite le plus tôt possible à Sigmaringen et ne se rendrait pas à Richmond Park, résidence que son mari possède près de Londres.

UN MEURTRE EN MER

Un maître d'équipage est tué

Paris, 1.—Le capitaine d'un bateau de Liverpool, le "Bowe Castle," revenant du Chili, a averti la police, à son arrivée à Dunkerque, du meurtre du maître d'équipage Padoc, de Palma (île Majorque).

Un chauffeur du bateau a été arrêté.

LA FORTUNE DE MORGAN

Elle ne dépasse pas 72 millions.

Albany, 3.—Le State Comptroller a reçu aujourd'hui un chèque de deux mililons cinq cent mille dolars, montant des droits à payer pour la succession de M. Pierpont Morgan.

Il n'a pas encore été établi d'inventaire définitif des biens, mais les droits de succession indiquent que M. Pierpont Morgan aurait laissé un héritage d'environ soixante-deux milions de dollars.

Jusqu'à présent, les bruits les plus fantaisistes avaient couru au sujet de la fortune de M. Pierpont Morgan. Les différences d'évaluation étaient énormes.

Le montant connu aujourd'hui des taxes à payer permet de calculer approximativement la valeur totale des biens, car on sait que ces taxes sont calculées au taux de quatre pour cent.

LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE

Garros déclare le projet irréalisable.

Paris, 1.—Garros, de retour de Tunis, a été reçu à la gare de Lyon par une délégation de l'Aéro-Club; de nombreux amis du sympathique et audacieux aviateur étaient également présents.

A sa descente du train, Garros fut de suite entouré et félicité par ses amis et de nombreux journalistes.

Un des reporters lui ayant demandé ce qu'il pensait de la traversée de l'Atlantique et si le prix de 250,000 francs offert par le "Daily Mail" serait bientôt gagné, Garros a répondu:

"J'ai beaucoup étudié la question que je ne pense pas que la chose soit impossible, je crois qu'elle n'est pas réalisable en ce moment. Je parie que neuf aviateurs sur dix échoueraient dans cette tentative. Ce serait une pure folie de la risquer.

Le prix du "Daily Mail" sera certainement gagné mais ce ne sera pas avec un hydro-plane, mais avec un léger et rapide monoplan comme le mien. Il faudra partir d'Irlande pour l'Islande, puis de là atterrir à Terre-Neuve.

"Chaque étape de ce voyage serait un peu plus longue que mon vol au-dessus de la Méditerranée. Il faudra faire le voyage en trois jour pour pouvoir se ravitailler, mais ce serait une entreprise hasardeuse et qui ne peut, pour le moment, être réalisée."

Garros sera reçu demain à l'Aéro-Club où on lui remettra une médaille d'or commémorative. Un banquet sera donné dans quelques jours pour fêter la première traversée de la Méditerranée en aéroplane.

LES ELECTIONS EN ITALIE

Les illettrés y prendront part

Rome, 1.—Les élections générales, auxquelles pour la première fois, tout homme de 21 ans, même illettré, pourra participer, ont été fixées au 26 octobre.

UN MASSACRE DANS LE MISSOURI

Deux nègres tuent treize personnes et en blessent six.

Fayette (Misouri), 29.—Un drame horrible s'est déroulé hier à Harriston, une localité voisine de Fayette.

Deux nègres, deux frères, Willie et Walter Jones, âgés de dix-huit et vingt ans, pris d'un accès de rage subite, se sont mis à tirer des coups de revolver sur toutes les personnes qui se trouvaient dans le voisinage.

Trois blancs furent tués, six furent blessés gravement et une dizaine de nègres furent tués. Ce fut un vrai massacre.

Des habitants se mirent en chasse et parvinrent à atteindre les deux nègres, qui furent pendus à un sémaphore de la station du chemin de fer.

A la suite de ce drame, une vive effervescence règne dans la localité et il a fallu faire appel a des détachements de milice de Jackson et de Nathey afin d'empêcher que des bagarres se produisent entre blancs et nègres.

LE GENERAL DIAZ

Il retourne au Mexique

Biarritz, 2.—Le général Porfirio Diaz, l'ex-président du Mexique, a déclaré qu'il n'avait reçu aucun avis du département de la guerre au Mexique le rappelant au service. Cette nouvelle avait été répandue hier par la presse, il pense qu'on aura dû le confondre avec le général Félix Diaz.

L'ex-président restera ici jusqu'au milieu d'octobre.

Le général Félix s'embarquera jeudi au Havre sur le "Corcovado". Il n'a, à ce qu'il dit, nullement été rappelé au Mexique. Mais, sa mission étant accomplie en Europe, il rentre à l'époque qu'il avait fixée.

Il a passé les troupes de Biarritz en revue et a commandé armes et munitions de guerre, comme il en avait reçu l'ordre.

* * *

Mexico, 2.—Le président Huerta a fait savoir à tous les agents diplomatiques et consuls mexicains que la révolution qui régnait dans toute la république touchait à sa fin, que les opérations militaires qui avaient lieu dans le Nord n'avaient plus raison d'être et que le gouvernement n'avait plus qu'à s'occuper maintenant de placer çà et là quelques troupes pour maintenir l'ordre dans les différents districts qui s'étaient révoltés dernièrement.

Le gouvernement, a-t-il ajouté, promet à la nation de commencer les élections au 1er avril. Ce dernier est résolu à donner aux candidats toutes garanties possibles.

La chambre des députés, par un vote de 39 voix sur 40, a rejeté les accusations que José Barros avait portées contre l'ancien ministre des finances, M. Limantour. Ces accusations visaient l'emprunt prétendu illégal autorisé par le ministre en 1908.

L'esprit de parti était l'auteur de toutes ces accusations, car les quarante députés qui ont voté aujourd'hui contre Limantour sont tous ses ennemis politiques.

LA GUERRE DANS LES BALKANS

La Grèce se prépare à une nouvelle lutte

Belgrade (Serbie), 1.—Une armée de 50,000 Albanais, mahométans, munie d'armes et de mitrailleuses modernes, s'est avancée sur les villes de Hitchevo, Prilip, Prizrend et Latevo, actuellement entre les mains des Serbes qui n'ont opposé aucune résistance à la marche que les troupes albanaises effectuent dans le pays.

On dit dans les milieux officiels qu'il faudra plusieurs jours aux commandants de l'armée serbe pour mobiliser des troupes suffisantes pour lutter contre les Albanais.

La ville de Monastir est pleine de fuyards arrivés des différents districts du pays. Ils racontent des histoires horribles sur les atrocités commises par les Albanais contre les chrétiens.

* * *

Londres, 1.—Le roi de Grèce s'est entretenu très longtemps hier avec sir Edward Grey, secrétaire des affaires étrangères, de la situation dans la province turque de Thrace et en Albanie qui est devenue si menaçante que la Grèce se prépare à une nouvelle guerre des Balkans.

Ils ont discuté ausi la question de possession des iles de la mer Egée.

La Turquie aurait demandé que les iles de Chios et Mitylène lui soient rendues, avant qu'elle accepte de reprendre toutes négociations au sujet de la paix avec la Grèce.

* * *

Constantinople, .—Les négociations de paix entre la Bulgarie et la Turquie ont été conclues de façon satisfaisante pour les deux pays. Les ministres plénipotentiaires des deux nations signeront lundi prochain, le traité de paix.

* * *

Cologne, 1.—La "Gazette de Cologne" a reçu une dépêche confidentielle d'Athènes, l'informant que des pourparlers secrets ont eu lieu à Constantinople entre le général Savoff, délégué bulgare, et les officiers turcs, pour arriver à la conclusion d'un traité de paix.

On aurait appris également à Athènes que les officiers turcs et bulgares auraient décidé de marcher sur Kavala.

En raison de la lutte que les Turcs continuent en Thrace, la Grèce, ajoute la dépêche, doit se tenir prête à toute éventualité.

De tels raports, croit-on, auront dû hâter le retour du roi de Grèce à Athènes.

LES CONSEQUENCES D'UN ORAGE

Quatorze personnes tués à Cerbère.

Cerbère (Pyrénées-Onriontales) 1.—Un terrible ouragan, qui a fait rage pendant douze heures, a semé la mort et la ruine dans les alentours de Cerbère.

Quatorze personnes ont été tuées et trente blessées.

Une pluie torrentielle, qui était tombée sur la ville, eut bien vite fait d'inonder ses rues et ses environs.

Dans un magasin de quincaillerie, dont les caves abritaient de nombreux galons de gazoline, pétrole et alcool et autres matières inflammables, une caisse de carbure de calcium fut envahie par l'eau qui, l'ayant dissoute, produisit du gaze acétylène en grande quantité. Une explosion terrible s'ensuivit, qui détruisit deux maisons et mit le feu à plusieurs autres. Trois persones qui passaient furent tuées. Cinq familles sont enfouies dans les ruines.

Presqeu toutes les maisons de la ville sont inondées et toutes les marchandises perdues.

Le maire a fait demander des secours au préfet de Perpignan, qui a fait envoyer de suite plusieurs milliers de kilos de pain pour répondre aux premiers besoins.

On a fait venir de suite de Collioure une compagnie du 35e d'infanterie pour porter secours aux malheureux habitants et fouiller les ruines dans l'espoir d'y découvrir quelques victimes.

Une grade partie de la dynamite fabriquée par la maison Paulilles a été charriée par l'eau en furie, ce qui cause de sérieux dangers pour le département.

La ligne du chemin de fer a été détruite en plusieurs endroits.

Un train de marchandises a déraillé et un train de voyageurs se trouve pris sous le tunnel de Banyuls-sur-Mer.

AU MEXIQUE

Cinq états du nord se séparent du gouvernement.

Eagle Pass (Texas), 1.—M. Blocker, consul des Etats-Unis, a, par une note publiée cet après-midi, invité tous les Américains résidant à Piedras Negras à passer la frontière ce soir, avant 7 heures. Passée cette heure, ajoute la note, le gouvernement des Etats-Unis ne pourra plus assurer de sa protection les Américains qui persisteraient à rester dans cette ville.

* * *

El Paso, 1.—Des Américains venant d'Hermosillo annoncent que cinq Etats du nord du Mexique ont décidé de se séparer du gouvernement fédéral et de former une confédération.

Ce sont les Etats de Durango, de la Sonora, de Coahuila, de Sinalao et de Chihuahua.

Venustiano Corranzo sera le président de la nouvelle confédération. Le général Angelès ferait, dit-on, partie du ministère ainsi que M. Eduardo Hay; M. Augustin Labansat serait ministre de l'intérieur et Juan Sanchez ministre des affaires étrangères.

LA PRINCESSE DE HOHENZOLLERN

Il n'y aurait pas de séparation.

Munich, 2.—Les médecins de la princesse Augustine-Victoria de Hohenzollern, qui a épousé l'ex-roi de Portugal, disent qu'elle pourra bientôt entrer en convalescence.

L'ex-roi Manuel, bien que l'on ait publié le contraire, a établi sa résidence à l'hôpital même où sa femme suit un traitement.

Le bulletin officiel de la journée dit que la princesse Augustine-Victoria est tombée malade le 18 septembre et souffre de la fièvre et de gastralgie.

La royale malade est arrivée à l'hôpital le 22 septembre, comme ses médecins lui avaient conseillé.

TORTUES MALADES

Un fou leur injecte un sérum mystérieux.

Paris, 5.—Pendant ces derniers jours, les tortues du Jardin des Plantes ont été atteintes d'une maladie demeurée inexplicable et qui produisait chez ces animaux des mouvements spasmodiques.

Les employés attachés à l'établissement restaient bouche close sur toute explication et tous les remèdes échoués avaient échoué.

Ce matin, l'un des gardiens aperçut un vieillard, à l'aspect bizarre, qui injectait un liquide à l'une des tortues à l'aide d'une seringue hypodermique.

Poussé à s'expliquer, il avoua s'appeler Frédéric Ambrossetti, ancien professeur de zoologie à Milan.

Suivant lui, il avait découvert un sérum merveilleux et l'essayait sur les tortues avant d'injecter ses semblables.

On l'admit d'urgence dans une maison de fous.

UN AVIATEUR ALLEMAND EGARE

Les brouillards lui font perdre sa route.

Boulogne-sur-Mer, 2.—Un biplan, piloté par un officier allemand, a atterri hier à Neufchâtel, petit vilage situé près de cette ville. L'aviateur avait quitté Cologne, se dirigeant sur l'Angleterre, mais le brouillard très épais, l'avait forcé de descendre de machine. Porteur d'aucun papier, il n'avait en sa possession qu'une carte d'état-major. Il ne pourra repartir qu'après avoir donné sur sa traversée du territoire français et son atterrissage toutes les explications nécessaires.

Les autorités militaires affirment sans aucun doute qu'il est bien le lieutenant allemand Steffen, qui, hier matin, avait quitté l'aérodrome de Johannisthal, avec l'intention de se diriger sur Londres. Il s'était arrêté à Bruxelles vers midi et à trois heures avait continué son voyage.

Le lieutenant Steffen s'était distingué pendant les manoeuvres du commencement de septembre et on le considère comme l'un des plus forts aviateurs de l'armée allemande.

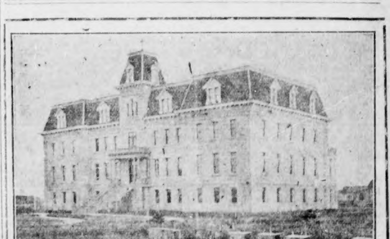
LA GUERRE DANS LES BALKANS

Les Bulgares ont perdu des milliers de soldats.

Sofia, 3.—Les rapports officiels du gouvernement, mis sous presse aujourd'hui, ont fait savoir que 44,892 Bulgares avaient été tués dans les deux dernières guerres des Balkans.

De ce nombre, 30,024 auraient été tués dans la guerre des alliés avec la Turquie et 14,868 dans la guerre entre la Bulgarie, la Serbie et la Grèce.

104,586 Bulgares ont été blessés dans les deux dernières guerres et 7,824 ont disparu.



Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.81⅜
No. 2 Northern	.80⅛
No. 3 Northern	.78½
No. 4	.73
No. 1 rejected seeds	.77¾
No. 2 rejected seeds	.76¾
No. 1 Hiver rouge	.84
No. 2 Hiver rouge	.81½
No. 3 Hiver rouge	.79

Avoines—	
No. 2 C. W.	.34
No. 3 C. W.	.33
Extra No. 1 Feed	.33½
No. 1 Feed	.33
No. 2 Feed	.32½

Orge—	
No. 3	.45½
No. 4	.42½
Feed	.41
Rejected	.41

Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.18
No. 2 N. W. C.	1.16
No. 3 N. W. C.	1.14

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.10 à $5.50
Vaches moyennes et genisses. Prix	$3.75 à $4.00
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité. Prix	$3.75 à $4.00
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.25 à $3.50
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes.	

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.00 à $7.50
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00
Roughs and heavies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE

En brique	.29
Séparés	.2r
No. 1	.22
No. 2	.17
Decuisine	.15

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	.15¾
Manitoba (twins)	.16

OEUFS

Frais	.25-28
Entrepot	.23

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char

	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—

80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

Manitoba, nouveau	$16.00
No. 1	15.00
No. 2	12.00
No. 1 Naturel, la tonne	11.00
No. 2 Naturel	10.00
No. 3 Naturel	9.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

CREME DE PETITS SEPARATEURS

CREME RICHE ET SES AVANTAGES

Beaucoup de patrons se figurent qu'ils feront d'autant plus d'argent qu'ils auront plus de crème. Ils oublient qu'ils ne sont payés que pour le gras de beurre que renferme la crème ou pour le beurre que l'on fait avec ce gras.

Par exemple, si l'on écrème 100 livres de lait à 4 pour 100 de façon à obtenir une crème qui ne donne à l'épreuve que 20 pour 100 de gras, on aura 20 livres de crème contenant 4 livres de gras, et, après le barattage, il restera 16 livres de lait de beurre. Mais si l'on sépare la même quantité du même lait (à 4 pour 100) de manière à obtenir de la crème contenant 30 pour 100 de gras, on n'aura que 13.33 livres de crème, soit 6.67 livres de moins à transporter à la fabrique; il restera sur la ferme 6.67 livres de lait de plus et, dans les deux cas le patron touchera le même montant à la beurrerie. Les criffres précédents ne tiennent pas compte de la perte légère de matière grasse qui a lieu pendant l'écrémage. Mais il y a encore un autre avantage: la crème riche restera douce plus longtemps que la crème pauvre, toutes choses égales.

Le patron qui fournit de la crème douce obtiendra tout probablement une meilleure "épreuve" que celui qui la laisse surir. La plupart des beurreries qui se servent de l'appareil Babcock "mesurent" l'échantillon qui doit être soumis à l'épreuve; on prend 18 centimètres cubes. Or, la crème sure contient des gaz produits par la fermentation, et ces gaz diminuent le poids d'une quantité donnée de crème. Par conséquent, 18 centimètres cubes de la même crème une fois sure, donneront une lecture plus élevée à l'épreuve. Les mêmes remarques s'appliquent aux échantillons pris pour l'épreuve à l'huile quand le tube d'échantillon est rempli jusqu'à un certain point.

REFROIDISSEMENT DE LA CREME

Ce détail est très important, et cependant c'est peut-être le plus négligé dans la production de la crème destinée aux beurreries.

On semble croire que la crème n'a pas besoin d'être refroidie, et c'est justement pour cette raison que la crème venant de fermes où l'on se sert de séparateurs est souvent moins bonne que celle venant de fermes où l'on emploi des bidons profonds. Pourquoi? Parce que la crème qui vient des bidons profonds est froide au moment où l'on fait l'écrémage — probablement à 50 ou 55 degrés environ; il n'est donc pas besoin de la refroidir énergiquement pour l'empêcher de surir; quant à la crème venant du séparateur, elle est à environ 85 à 90 degrés au sortir de la machine et elle se gâte très vite quand on la tient à cette température.

Commencez à refroidir la crème immédiatement après la séparation terminée. Pour bien refroidir, il faut de la glace: il faudra donc en faire une provision pour l'été. Nous recommandons l'emploi d'une cuve dans laquelle on pourra placer les bidons de crème. Le meilleur récipient pour la crème est un bidon long et étroit d'environ huit pouces de diamètre par vingt pouces de profondeur. Ces bidons devraient être lisses à l'intérieur et bien soudés, sans rayures au fond. Un bidon de cette dimension contiendra environ trois gelons et demi de crème.

Rien ne contribuera plus à améliorer la qualité du beurre de crème ramassée que le bon refroidissement de cette crème, sur la ferme même.

RESPONSABILITE

Tout en demandant aux patrons d'améliorer leurs méthodes nous ne voulons diminuer en rien l'importance de la responsabilité qui incombe aux propriétaires et aux gérants de fabrique. Ceux-ci devront s'assurer que l'outillage de la beurrerie est suffisant pour que la crème apportée puisse être traitée avec toute l'efficacité désirable, que l'épreuve se fasse honnêtement et de façon exacte, et que la beurrerie soit un modèle de propreté et une leçon de choses perpétuelle pour les patrons.

Les patrons ne pourront assurer le maintien de ces conditions que s'ils paient un prix raisonnable pour la fabrication. L'outillage des beurreries modernes coûte cher, et c'est montrer bien peu de jugement de la part des patrons que d'insister pour obtenir des prix de fabrication si réduits que les propriétaires ne puissent munir leurs fabriques d'un outillage moderne ou faire le ramassage de la crème au moins quatre fois par semaine. Les outils bon marché et les fabricants bon marché reviennent bien cher aux patrons à la longue. Les propriétaires de fabriques et les patrons ne devraient pas oublier que la réputation de fournir des marchandises de choix leur vaudra les meilleurs prix et souvent une prime supplémentaire. Mais pour atteindre cette position enviable il faut que chacun fasse de son mieux et que la coopération et l'harmonie la plus parfaite règnent entre la beurrerie et la ferme.

POUR LE PATRON

1. Assurer le bien-être de vos vaches en tout temps. Cela paie.
2. Traitez vos vaches toujours avec douceur. Ne les faites jamais courir et ne lancez jamais les chiens sur elles.
3. Fournissez de l'eau pure aux vaches et empêchez-les de boire de l'eau croupie ou impure.
4. Tenez toujours à la disposition des vaches une boite ou une auge contenant du sel.
5. Evitez avec soin les aliments qui pourraient donner un mauvais goût au lait.
6. Brossez ou lavez toujours le pis et les flancs des vaches avant de commencer à traire.
7. N'écrémez pas le lait d'une vache fraîchement vêlée avant la huitième traite.
8. N'envoyez à la beurrerie que la crème de vaches en bonne santé.
9. Ne vous servez que de seaux en fer-blanc.
10. Refroidissez la crème aussi rapidement que possible à 55 degrés et tenez-là à cette température ou à une température plus basse.
11. Ne mélangez jamais la crème chaude avec de la crème déjà refroidie.
12. Nettoyez immédiatement après vous en être servi, tous les récipients employés dans les manutentions du lait ou de la crème, "sans oublier le bol du séparateur." Lavez-les dans de l'eau tiède puis ébouillantez-les parfaitement avec de l'eau bouillante. Pour laver les articles de ferblanc une brosse est préférable à un linge.

POUR LES BEURRERIES

1. Arrangez-vous de façon à refroidir promptement la crème dès qu'elle arrive à la beurrerie.
2. Assurez-vous une provision abondante d'eau saine et pure pour les besoins de beurrerie.
3. Procurez-vous une chambre froide qui puisse tenir le beurre à 40 degrés.
4. Appuyez votre fabricant quand il agit sévèrement avec les patrons qui envoient de la crème en mauvais état.

POUR LE FABRICANT

1. Surveillez vous-même, autant que possible, le prélèvement et l'épreuve des échantillons de crème.
2. Tenez votre beurrerie propre, claire et en bon ordre: soyez propre vous-même et veillez à ce que vos aides le soient également. Ne vous estimez satisfait que lorsque vous aurez obtenu la meilleure qualité de beurre, et que lorsque votre fabrique sera réputée la plus propre et la plus attrayante de toutes.

J. R. et G. B.

—On pourra se procurer des exemplaires du bulletin traitant du soin de la crème et des vaches laitières en nombre suffisant pour tous les patrons de la fabrique en en faisant la demande au Commissaire de l'industrie laitière et de la réfrigération, à Ottawa.

LE MARCHE

CETTE LETTRE NOUS EST FOURNIE PAR LA *PRODUCERS' GRAIN COMMISSION CO'Y. Ltée.*

Le marché a continuellement décliné, le blé d'octobre fermant à 1 1-2 centin de moins qu'il y a une semaine. La cause de cette chute continuelle du marché réside simplement dans le fait que le Canada inonde le marché de son blé et que la pauvreté du marché financier ne permet pas l'absorption de toutes les offres, de sorte que les prix descendent forcément. Ce serait un don des dieux, si un temps humide retardait l'expédition des grains aux élévateurs des terminus Fort William et Port Arthur. Cela permettrait à la demande de répondre à l'offre et nous éviterait un abandon de notre blé. Le seul point intéressant du marché c'est l'incertitude sur la récolte de l'Argentine. De cette récolte dépendra absolument le marché du grain. Les derniers rapports indiquent que la récolte souffre là-bas beaucoup de la pluie et d'autres fléaux particuliers aux récoltes.

Vendredi dernier le président Wilson a signé le nouveau tarif qui est devenu loi. Cette loi pourvoit à l'entrée gratuite du blé aux Etats-Unis mais maintient un droit de dix centins sur le blé de tous les pays où existent un droit d'entrée sur le blé américain. On ne peut pas encore dire si cette disparition partielle des droits d'entrée entraînera une expédition de notre blé aux Etats-Unis. Si le parlement canadien modifie le tarif canadien sur le blé américain, ce ne sera pas avant quelque temps. A présent les droits d'entrée aux Etats-Unis sont de 6 centins sur l'avoine, 10 centins sur le blé, 15 centins sur l'orge, 20 centins sur le lin et 45 centins sur la fleur.

Il y a actuellement une forte exportation de grain mais le nombre des arrivées maintient bas les prix. Jusqu'à ce qu'il y ait un ralentissement des arrivées, nous ne croyons pas que les prix augmenteront.

Beaucoup de l'expédition par les lacs est retenue par les exportateurs, à Buffalo, pour l'exportation, à Toledo et à Chicago pour l'importation aux Etats-Unis de l'avoine. C'est un résultat du nouveau tarif. Il y aura sans aucun doute congestion aux ports le long du lac Erie et à Montréal dans le chargement des bateaux car la forte expédition actuelle requiert tout ce qu'il y a de chars disponibles dans l'Est. Il n'y a pratiquement pas de demande en Europe pour notre lin et les prix par câble sont trois et quatre centins plus bas que l'expédition en Europe coûterait. Actuellement tout fait prévoir le règne des bas prix mais le printemps pourra faire triompher les hauts prix.

Voici l'estimé des experts de la récolte de l'Ouest en acres et en rendement.

	Acres 1913
Blé	9,956,000
Avoine	5,643,000
Lin	1,125,000

	Rendement 1913	Rendement 1912
Blé	190,000,000	176,000,000
Avoine	236,365,000	213,000,000
Lin	12,768,000	21,000,000

Le rendement du blé cette année est de 19 boisseaux pour le Manitoba, 18.6 pour la Saskatchewan, 21.6 pour l'Alberta. Avoines: 44 pour le Manitoba, 40 pour la Sskatchewan, 35 pour l'Alberta. Le lin a donné 11 boisseaux au Manitoba, 11.5 en Saskatchewan et 10 en Alberta.

Aux entrepôts de Fort William:

	En 1913	En 1912
Blé	8,061,690	3,606,488
Avoine	3,123,874	330,202
Orge	1,202,829	441,323
Lin	1,701,190	174,527

PRIX.

Le blé—	1ère qual.	Sale	Rejeté
1 Nor.	.81⅛	76¾	77½
2 Nor.	.79⅞	75¾	76½
3 Nor.	.78¼		

Avoines.	
2 C. W.	.33¾
3. C. W.	.32¾
Ex. 1 Fd.	.33¼
1 Feed	.32¾
2 Feed	.32

Lin.	
1 N. W.	$1.18
2 C. W.	1.16
3 C. W.	1.04

PREVISIONS.

	Blé	Avoine	Lin
Oct.	.81¼	34⅛	$1.19
Nov.	.81⅜		1.20¼
Déc.	.80⅞	34¼	1.25¼
Mai	.86½	38⅜	

AMELIORONS NOS VACHES LAITIERES

Je ne saurais le dire trop souvent, le crier trop fort, nos vaches ne nous donnent pas ce qu'elles devraient donner. La moitié, au moins, ne nous raportent rien; ce sont des pensionnaires pour lesquelles nous travaillons et qui payent à peine leur pension. Le plus tôt nous nous mettrons cela en tête le mieux cela sera pour notre bourse.

Et, nous ne saurons à quoi nous en tenir, sous ce rapport, que lorsque nous nous serons rendus compte de la quantité de lait que chacune de nos vaches nous donne. Jusque-là nous tâtonnerons. Pesons donc matin et soir la traite de nos vaches au moins deux fois par semaine aussi longtemps qu'elles nous donnent du lait. Nous pourrons alors faire le triage, vendre celles qui ne nous payent pas et les remplacer par d'autres qui nous paieront. Voici la prepremière chose à faire.

Une chose est très importante aussi. C'est que notre taureau descende d'une excellente laitière. Le reproducteur engendre semblable à lui-même et transmet à sa progéniture ses qualités comme ses défauts. S'il provient d'une excellente laitière et s'il est accouplé avec une excellente laitière il y a 90 chances sur cent que la progéniture soit excellente laitière aussi. Si la vache est seule à posséder cette qualité il n'y a plus que 50 chances sur cent que la progéniture en hérite.

L'amélioration du troupeau, cela est prouvé depuis longtemps, se fait plus par le mâle que par la femelle. C'est pourquoi les grands éleveurs paient des prix si élevés pour les toureaux de choix.

Jusqu'ici, Canadiens-français, nous avons ignoré ces deux points et il est temps que nous le sachions et que nous nous réformions sous ce rapoprt.

Rendons-nous compte de la valeur de nos vaches comme laitières et n'employons que des taureaux provenant d'excellentes laitières.

Le Cultivateur.

CHEVAL QUI RALE

Le cornage est caractérisé par un bruit plus ou moins fort qui accompagne la respiration. On dit que le cheval *corne* ou qu'il *râle*. Ce râle est surtout manifeste quand le cheval monte les côtes, ou qu'il trotte vite ou qu'il galope.

Quelquefois la respiration devient tellement gênée que le cheval est menacé d'asphyxie.

Cette maladie est causée par l'atrophie d'un des nerfs ou des deux nerfs qui président au larynx (la gorge).

On la remarque surtout chez les chevaux à encolure longue et mince qui ont été entraînés pour la course ou le trot; il survient quelquefois à la suite de maux de gorge, de brouchite, de pneumonie ou de pleurésie.

Nous ne connaissons aucun médicament qui guérisse, ou même qui soulage le cornage. Il y a bien des remèdes annoncés comme devant guérir cette maladie mais, si nos lecteurs veulent nous en croire, ils ne gaspilleront pas leur argent pour ces remèdes.

La seule chose qui puisse être faite pour ces cas c'est un opération chirurgicale très délicate que seul un chirurgien-vétérinaire (on ne les trouve pas partout) peut pratiquer. Et le résultat n'est pas toujours satisfaisant.

LE CENTENAIRE DU CHOCOLAT

Il y a quatre cents ans exactement que le chocolat a été introduit en Europe. Ce fut en Espagne, en l'an 1513, en effet, que l'on prépara pour la première fois la délicieuse denrée. Son usage avait été emprunté aux Mexicains par quelques hardis navigateurs de la péninsule ibérique. Ils lui conservèrent le nom que lui avaient donné les indigènes du Nouveau-Monde et qui provient de l'assemblage des mots *choco* (cacao) et *latl* (eau).

En France, le chocolat connut rapidement une vogue étonnante. Elle reçut sa consécration "officielle" lors du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. Cependant, les détracteurs ne manquèrent point, et l'on cite un long mémoire du P. Brancaccio, daté de 1664, et intitulé: *De usu et potu chocolatan diatriba*, où le chocolat est violemment pris à partie.

Cela ne l'a point empêché, toutefois, de connaître une splendide carrière qui est loin d'être terminée.

Fragment de conversation:

—C'est un garçon joliment fort en droit: il connaît à fond le code civil, le code pénal, le code de commerce, le...

—En un mot, il a plusieurs codes à son arc?

EN PROVINCE

SAINTE-ANNE DES CHENES

Lundi dernier, un télégramme apportait à la digne Supérieure de notre couvent, la douloureuse nouvelle du décès de sa mère. Depuis plusieurs mois, une maladie cruelle et incurable la tenait clouée sur un lit d'hôpital. Les dévouées Soeurs Grises, chez lesquelles se trouvent deux de ses filles, lui prodiguèrent les soins les plus délicats tout le temps qu'elle passa à l'hôpital Notre-Dame. En retour, elle les édifiait par sa résignation et sa paisible sécurité à l'approche de la mort. Toute sa joie consistait à bien servir le Bon Dieu et à le faire aimer. Dès ici bas, le Bon Dieu l'en avait récompensée. Sur cinq de ses enfants, elle avait le bonheur d'en donner trois au Bon Maître. Les Révérendes Soeurs Berthiaume et Sainte-Germaine chez les Soeurs Grises et M. l'abbé Clément Berthiaume de l'église Saint-Eusèbe de Montréal. Notre digne Supérieure voudra bien accepter ainsi que sa famille distinguée, nos meilleurs sentiments de sympathie, avec nos plus ferventes prières pour l'âme de celle dont la mort a été si précieuse devant Dieu.

Alfred de La Durantaye.

* * *

Monsieur le curé Giroux de la Broquerie est venu faire visite à notre curé mercredi soir.

FANNYSTELLE

M. et Mme Jas. Galloway sont de retour de Galva, Illinois.

* * *

Melle Célina Guilbault était la semaine dernière en promenade chez sa soeur à Saint-Claude, Man.

* * *

M. Aylmer Palas nous a quitte la semaine dernière, pour Ann Harbor, Michigan, où il continuera ses études d'ingénieur civil, à l'Université de cette ville.

* * *

Les exercices du Rosaire se feront au convent après la messe, cela consistera de la récitation du chapelet et d'une prière de circonstance.

* * *

Le train express "Souris local" a fait son dernier voyage à Winnipeg en 1913. Nous serons accommodés bientôt, dans deux semaines par la rentrée en service du train "Carman local" qui fera le voyage en ville tous les jours.

* * *

M. Tom McGreevy est de retour d'Odell, Illinois, où il a assisté aux funérailles de sa soeur.

* * *

Melle Célina Guilbault nous a quittée mardi, pour aller demeurer à Calgary, Alta., où elle suivra un cours de sténographie à l'institut de cette ville.

* * *

Nos chasseurs ont bravé les fatigues des longues marches, etc., pour faire la guerre ouverte à la poule de prairie, depuis l'ouverture de la chasse.

* * *

Vendredi le 3 octobre, premier vendredi du mois, un grand nombre de personnes se sont approchées de la Sainte Table pour recevoir Jésus Hostie. Le Saint Sacrement a été exposé toute la journée, comme est la pieuse coutume ici.

M. Perrault nous a quitté jeudi pour Winnipeg, d'où il s'embarquera pour Sainte-Gertrude, P. Q.

* * *

MM. Ritchot et Beaucage sont retournés à Saint-Boniface aujourd'hui.

* * *

Mme C. Poitras est en promenade chez sa fille Mme Andrée a Saint-Boniface.

* * *

M. Amédée Levasseur est arrivé ici la semaine dernière de Notre-Dame de Lourdes, Man.

* * *

Notre constable a fait l'arrestation d'un certain individu à onze miles au sud d'ici: l'ordre était venu de Winipeg de le mettre sous arrêt. Il a été impossible de recueilir plus de renseignements à ce sujet.

Yvonnic.

SWAN LAKE

Mercredi matin vers 10 heures, le R. P. Charles Deutschler accompagné de son vicaire apportait à Sman-Lake la belle croix en fer faite par le forgeron de Saint-Alphonse sur le dessin donné par le R. P. Boniface. Après que le P. Boniface eut décharge la croix, le R. P. Charles Deutschler voulut diriger les chevaux vers un poteau pour les attacher. A ce moment les chevaux eurent peur de quelque chose et prirent le mors au dents. Impossible au Père de les maitriser vu le défaut des brides; dans l'alternative de verser peut-être dans le détour trop raide du chemin, ou de faire sauter à ses chevaux un fossé, le Père préféra cette dernière chance qui malheureusement ne réussit pas. Il fut projeté sur une clôture en fils de fer barbelé, et se voyant déchirer la main par le fil de fer, force lui fut de lâcher les chevaux, plutôt que de se faire scier en deux.

Les chevaux prirent alors le chemin de Saint-Alphonse. Ils atteignirent en route le buggy de M. Camille Buydens qui revenait de Swan-Lake. La togne frappa le siège, le détacha du buggy avec le top et projeta Mme au côté du chemin.

Le cheval de Mme Buydens prit peur, cassa le travail et les harnais et rentra à la maison de M. C. Buydens. Le docteur aussitôt mandé, déclara qu'à part une légère contusion à la tête, et du froissement d'un nerf de la jambe, Mme Buydens n'avait pas d'autre mal.

Le R. P. Deutschler, après avoir fait coudre la blessure de sa main par le docteur de Swan-Lake retourna à Saint-Alphonse avec le R. P. Boniface et en passant entra à la maison de M. Camille Bruydens pour s'enquérir sur l'état de Mme Bruydens.

LES VICTIMES DES FAUVES DANS L'INDE

Le nombre des victimes des fauves dans l'Inde anglaise malgré les chasses extraordinaires auxquelles, chaque mois, se livrent les autorités, ne diminue pas. Le "Gaulois" relève ce chiffre officiel des personnes tombées, cette année, sous la dent des fauves... il est effrayant:

"Les tigres ont tué 822 personnes, les léopards 366, les ours 428, les éléphants 77, les crocodiles 244 les sangliers 41, les chiens sauvages 21, et les serpents plus de 23,000! Le chiffre est supérieur de 1,000 à celui de l'année dernière.

"Malgré les antidotes et les soins donnés, il est rare qu'on échappe à la morsure des serpents de l'Inde, qui sont des plus dangereux. On a essayé beaucoup de moyens pour les détruire, on a mis—c'est le cas de le dire—leurs têtes à prix, puisqu'on paye des primes mais leur nombre est fabuleux. Ils s'attaquent aussi aux autres animaux et depuis dix ans ilus ont ainsi fait périr plus de 100,000 têtes de bétail!

"Quand trouvera-t-on un truc pour débarrasser l'Inde des serpents? Il y a une fortune à faire!"

NOS CHEVEUX

Un jeune médecin a établi la statistique des cheveux qui normalement recouvrent chaque crâne. Il est arrivé au nombre de 30,000. Ce nombre est naturellement variable, selon l'épaisseur du cheveu, et chez les blonds, notamment, il peut atteindre et dépasser les 100,000.

BUDGET DE PRESIDENTE

M. Woodrow Wilson, le nouveau président des Etats-Unis, vient de s'installer à la Maison-Blanche, où Mme Wilson compte donner le spectacle de la simplicité dans ses moeurs et dans ses toilettes. Mme Wilson est une adversaire des élégances extravagantes.

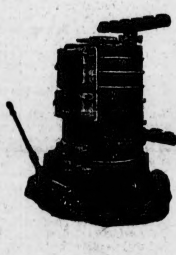
—Enfin, lui demandait une amie, curieuse de précision, considérez-vous que 5,000 francs par an fassent une somme suffisante pour un budget de toilette?

—5,000 francs! se récria Mme Wilson, je n'ai jamais dépensé cela, à beaucoup près.

La précédente présidente, Mme Taft, qui ne passait pas pour extravagante, dépensait pour ses toilettes 35,000 francs, qu'elle répartissait ainsi:

10 robes du soir à 1,500 francs, 15,000 francs; 16 robes de ville à 250 francs, 4,000 francs; 8 robes d'après-midi à 500 francs, 4,000 francs; 12 afternoon réception gowns à 375 francs, 4,500 francs; Gants, chapeaux, etc., 7,500 francs.

Ces chiffres, communiqués à Mrs Wilson, n'ont pas modifié sa manière de voir. Elle assure qu'avec moins de 5,000 francs par année elle saura être aussi élégante qu'il convient à son rang.





Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Le jour suivant, l'opération fut complétée et réussit à merveille En inclinant le manche de la canule à gauche, Clément atteignait le sommet de la bronche droite et y déposait à chaque fois 12 grammes de liquide créosoté, directement sur le foyer tuberculeux. Isidore ne toussait même pas pendant l'opération, tellement le glissement était doux et l'excitation nulle.

Une semaine après, les symptômes commencèrent à s'amender d'une façon si extraordinaire, que le médecin en chef, frappé de ce cas étrnage d'une sorte de guérison tuberculeuse, mit le malade en observation spéciale.

Clément n'avait rien dit. Ce qu'il faisait était même contre toutes les règles, car le plus simple bon sens a défendu, dans tout hôpital, de permettre à un novice l'expérimenter sans contrôle une idée sur un malade. Pourtant Clément croyait que, pour une fois, l'exception était admissible dans son cas particulier, il pensait que le médecin en chef repousserait son idée peut-être trop légèrement, et qu'Isidore étant considéré comme perdu, il serait au contraire très fort de ne parler de sa découverte qu'après avoir sauvé le paysan par elle.

Aussi prenait-il toutes ses précautions, ne mettant personne dans sa confidence, pas même la Soeur. Un soir pourtant, vers 2 heures, il injectait son malade de créosote, lorsque, brusquement, la porte s'ouvrit, et le médecin en chef, accompagné de deux confrères, entra dans la salle... Clément était pris. Son miroir frontal attaché autour de sa tête, sa canule à forme nouvelle dans la main, la petite lampe placée derrière le malade, le jeune homme ne pouvait nier qu'il fit quelque chose d'anormal; d'ailleurs, la nature très chrétienne et très franche de l'interne lui donnait l'horreur de la dissimulation.

Le chef prit la chose immédiatement de très haut, ses deux confrères gardaient un silence glacial, alors Clément s'expliqua; au début, le docteur hachait les réponses de l'interne par des interjections violentes:

—Monsieur, on n'agit pas ainsi!... Monsieur...., il y a vingt ans que j'ai des internes sous mes ordres, jamais pareille chose ne m'est arrivée!...

Puis, peu à peu, les explications très claires, très calmes, de Clément, piquèrent sa curiosité, et il voulut savoir.

Le jeune homme raconta tout: le lien d'amitié qui lui faisait porter à ce paysan un intérêt spécial; la douleur qu'il avait éprouvée en apprenant qu'il était perdu et la résolution que cette amitié lui avait dictée: plus que personne il appréciait, honorait, mieux que cela, *aimait* son chef, et pourtant il avait cru bien faire en se taisant... Certes, ce n'était pas par orgueil, bien au contraire, mais se sentant si jeune, si petit, il n'espérait pas que son idée pût être prise en considération surtout par un prince de la science; puis il décrivit son invention, ses tâtonnements, ses recherches, ses hésitations, toutes ces choses si palpitantes qui redisaient au vieux savant sa propre jeunesse; à un moment, il vit sa cause gagnée...

Telle est, en effet, l'excellence de ces natures supérieures, qu'au contact d'une affection vraie, et devant un travail révélant une volonté et une intelligence particulières, tous leurs griefs fondent comme la neige au soleil... Le Dr B..., très ému, prit la main de son interne, et, renforçant sa voix pour qu'elle ne tremblât pas trop:

—Ah! le gaillard, c'est donc toi qui me volais tous mes lapins depuis trois semaines! Tiens- embrasse-moi!

Et l'excellent homme, dont la science avait été la grande passion ouvrit ses deux bras, pressa longuement le jeune homme sur sa poitrine, où la rosette de la légion d'honneur mettait sa note brillante...

—Mon cher enfant..., tu arriveras..., je t'en réponds... Sapristi! tu commence par la tuberculose!... Allons!... viens ici que je t'embrasse encore une fois!... Je ne sais pas au juste ce que ton système vaudra, mais peu importe... tu débutes comme un maître!...

A ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau derrière eux; au bruit tous se retournèrent: c'était M. Valmont, Blanche et Jupinet qui entraient!

CHAPITRE XXV

. . . .

...Le quai Notre-Dame par une belle après-midi de fin d'hiver; les passants vont, viennent: tout le monde, après les tristes et pénétrantes froidures, semble avide de boire un peu à la coupe éblouissante du soleil. Là-bas, de l'autre côté de la Seine, des bottes de fleurs printanières, des arbustes d'un vent très doux, créent sur l'asphalte des jardins factices qui dureront jusqu'au soir, mais dont la vue fait pourtant glisser au coeur, un rayon de gaieté, quelque chose comme le pressentiment joyeux du renouveau!

Isidore est là, en fraude, attendant l'omnibus dont la correspondance doit le conduire à Clignancourt. Clément lui a permis de sortir une heure, mais le paysan se sent redevenir fort et ses projets dépassent de loin la permission accordée. Il a beau avoir les joues creuses, l'ossature dégarnie, le teint pâle, l'apparence d'un cadavre qui marche, il sent là, dans sa poitrine, quelque chose qui lui annonce un travail certain de résurrection.

Les yeux aveuglés par la lumière éblouissante, il marche doucement, puis revient sur ses pas, attendant la voiture; qu'il est donc bon de se reprendre à vivre, de fuir l'humidité énervante des draps, et de sentir, frais et chaud, et pur, circuler librement l'air autour de vous!

Et encore, cela n'est rien en comparaison du bonheur, de l'ivresse en perspective: dans huit jours, il reprend le train pour Noyon! Dans huit jours, le pays natal!... le foyer du vieux Jupinet, la grande tranquilité des champs, les horizons du Ruault reverdissant au souffle attiédi du printemps!... Dans huit jours, ce sont les habitudes d'autrefois qui vont doucement se renouer, la vie qui recommencera après l'épouvantable cauchemar de Paris; les travaux des champs qu'on trouvera si doux, si indépendants après ceux de l'usine... Dans huit jours, c'est l'adieu à la foule indifférente, l'adieu aux rues sans fin, au brouhaha, à la fièvre de Paris!...

Cete pensée le remplit de joie; il veut pouvoir en jouir sans restriction, le contempler sans y trouver d'ombre, et voilà pourquoi il a résolu d'aller immédiatement régler là-bas, à l'usine et à l'hôtel de Clignancourt, toutes ses affaires pendantes, de manière à n'avoir plus devant lui que la perspective bienheureuse de la délivrance.

Il réfléchissait à toutes ces choses que déjà l'omnibus cahotant l'emportait vers la gare Saint-Lazare. Là, il prit l'affreux tramway qui relie Gennevilliers à la Madeleine. Par hasard, il y restait une place à l'intérieur. Il l'occupa moyennant 0 fr. 40.

Bas sur pattes, lourd et disgracieux de formes, doué d'une série de courants d'air très perfectionnés, on ne peut rien imaginer de plus abominable que ce véhicule. Les aspirants de marine s'en serviraient avantageusement pour s'entraîner contre le mal de mer, car il épuise, dans la descente de l'avenue de Clichy, toutes les variations possibles du roulis et du tangage. Ajoutez à cela les disputes perpétuelles avec un conducteur constamment sur vos pieds à vous réclamer un des quatre tarifs en usage sur la ligne, et vous aurez une idée atténuée du véhicule où naviguait Isidore.

Le pauvre enfant n'y songeait guère; il calculait l'argent qu'on lui devait à l'usine, et, dans sa tête encore faible, cherchait à voir si cette somme suffirait pour payer les différentes dettes contractées au "garni" de Clignancourt.

Assis entre un gros boucher qui tenait, toute pantelante et toute saignante, une moitié de porc, et un jeune bureaucrate très pincé, Isidore, humilié par la vie, se faisait aussi petit que possible. Il était encore bien faible, et d'instant en instant, il sentait la sueur mouiller ses tempes... Ah! comme il avait hâte de retourner là-bas au pays!

De sa banquette, il voyait les grouillements de la foule sur les trottoirs de l'avenue Clichy, toutes ces maisons serrées les unes contre les autres, tous ces faméliques, assis sur des bancs, guettant désespérément, à la porte du chemin de fer de l'Ouest ou de la grande usine Gouin, une place qui ne venait jamais; puis il reconnut l'endroit où, deux mois auparavant, il était tombé, épuisé, de fatigue et de privations, dans une mare de sang.

Oh! ce Paris maudit, maintenant il lui brûlait les pieds, et la vue du pays où il avait tant souffert exaspérait encore la sensation! Il aurait pu retourner, partir immédiatement, qu'il eût fut le jour même; mais pas un camarade n'était venu à l'hôpital lui apporter l'argent de sa paye, il fallait donc bien aller le chercher, et ensuite reprendre sa malle à l'hôtel. Une fois cette démarche terminée, comme il secouerait la poussière de ses souliers et pour toujours, au seuil de la ville indifférente, où les misères de la faim et les tortures du coeur passent au milieu des rues

LE CATHOLICISME AUX ETATS UNIS

QUELQUES CHIFFRES

Dans un article publié en 1911, la *Correspondance de Rome* demandait si l'augmentation du nombre des catholiques aux Etats-Unis, ne cachait pas un déficit réel, dissimulé par l'immigration constante de catholiques européens. *L'Extension Magazine* et la *Fortnightly Review*, deux revues américaines, firent à ce sujet des aveux attristés. Quelques articles plus récents apportent une contribution nouvelle à la solution de cette grave question.

En avril 1912, Mgr Canevin, évêque de Pittsburg, s'efforçait de prouver, dans la revue *Truth*, de New-York, que les pertes de l'Eglise américaine sont presque insignifiantes. Un correspondant de la *Fortnightly Review*, qui signe "A Catholic Missionnary", lui répond dans les numéros du 15 novembre 1912, du 1er et du 15 mars 1913.

Mgr Canevin entreprend d'établir que, tout compte fait, le catholique des Etats-Unis ne devraient pas être, aujourd'hui, plus de 18,843,320. Comme ils sont 14,618,761 et probablement davantage, selon lui, les défections dont on parle ne sauraient être considérables. Cependant, Mgr Canevin ne tient pas compte des convertis, plus nombreux aux Etats-Unis, dit-il, qu'en aucun pays d'Europe. De plus, pour arriver à sa conclusion, il doit supposer, sans le prouver suffisamment, que, de 1800 à 1900, 40 pour 100 des immigrés sont retournés dans leur pays ou sont disparus prématurément.

Sans discuter les calculs hypothétiques et les chiffres alignés dans les deux revues, bornons-nous à une constatation. De l'aveu même de Mgr Canevin, la proportion de l'immigration catholique, de 1840 à 1890, fut d'environ 55 pour 100 de l'immigration totale. De 1890 à 1910, ce pourcentage oscille entre 47 pour 100 et 52 pour 100. (Voir *Truth*, avril 1912, p. 15.) D'autre part, tous admettent que le chiffre de la natalité est plus élevé chez les catholiques que chez les protestants. Si donc l'Eglise n'a pas subi de pertes aux Etats-Unis, si elle est en progrès, si elle fait beaucoup de conversions, l'augmentation des catholiques depuis 1840, devrait égaler au moins celle des non-catholiques. Or l'augmentation totale de la population des Etats-Unis fut, de 1840 à 1910, de 75 millions, la population s'élevant de 17,069,453 à 91,972,267. La population catholique aurait donc dû s'accroître de 40 millions. Elle s'est accrue de 14 millions, passant de 664,254 à 14,618,761. 25 millions au moins sont donc perdus pour l'Eglise.

25 millions perdus, 15 millions conservés, dont 6,854,838 d'après Mgr Canevin et les statistiques officielles sont nés en pays étrangers: c'est ce que suggérait, en 1910, le P. Coakley, de Pittsburg. Dès 1850, on comptait, aux Etats-Unis, 2 millions d'apostats surtout irlandais. En 1874 M. Ford, directeur de l'*Irish World*, de New-York, écrivait qu'il aurait dû y avoir 24 millions de catholiques, sur une population totale de 38 millions. En 1891, M. Cahensly, l'apôtre de la protection des immigrants, estimait les pertes à 16 millions, et, en 1904, Mgr Mac-Faul, évêque de Trenton, les portait à 30 millions. C'est le chiffre auquel on doit arriver, si, comme dit "A Catholic Missionnary", on traite cette question "sans aucune considération pour l'orgueil national qui aveugle si souvent et conduit aux pires erreurs, sans la préoccupation de faire bonne figure devant l'opinion ou devant l'histoire, et, par-dessus tout, à Rome".

* * *

Les causes de ces pertes ont été signalées souvent. Mgr Canevin et "A Catholic missionnary" en énumèrent plusieurs. D'après l'évêque de Pittsburg, les pertes qu'il admet sont dues, surtout, au manque d'églises et de prêtres, au manque d'esprit apostolique, au naturalisme américain, particulièrement aux mariages mixtes.

Nous ne savons pas quel est le pourcentages des mariages mixtes aux Etats-Unis. Au Canada, dans la province anglaise d'Ontario, qui présente beaucoup d'analogie avec les Etats américains, 36 pour 100 des mariages catholiques étaient des mariages mixtes en 1911, après la publication du décret *Ne Temere*. Il y eut, cette année-là, 1,519 mariages mixtes contre 2,612 mariages entre catholiques. Aux Etats-Unis, "A Catholic Missionnary" dit que les paroisses ne sont pas rares où 30 à 40 pour 100 des familles proviennent de mariages mixtes, où 60 pour 100 des paroissiens qu'on veut détourner des relations avec les protestants, sont alliés aux non-catholiques. Or, d'après le *Messenger of the Sacred Heart* (août 1905, p. 179), les enfants issus des mariages mixtes deviennent protestantes après une ou deux générations.

L'éducation neutre prépare aussi le terrain à l'irréligion. Tous les enfants catholiques ne fréquentent pas des écoles paroissiales, et tous les étudiants catholiques ne vont pas aux collèges ou aux Universités catholiques. En 1911, dans un seul *hall* de l'Université neutre de Californie, il y avait 257 étudiants catholiques, en comptant seulment ceux qui y restèrent toute l'année. (*Fortnightly Review*, 1er nov. 1912).

Pour expliquer les défections, Mgr Canevin appuie lourdement sur l'ignorance des émigrés belges ou de race latine, surtout les Italiens, catholiques de nom seulement, peu généreux, "qui ignorent pitoyablement leur religion et manquent absolument de zèle et de fidélité à l'Eglise", bien différent, ajoute-t-il, des émigrés catholiques du nord de l'Europe.

"A Catholic Missionnary" lui, recommande surtout la création d'oeuvres de presse. La presse catholique anglaise est loin d'être puissante aux Etats-Unis. Tandis qu'il y a sept journaux catholiques quotidiens français, trois polonais, deux allemands, un bohémien,. il n'y en pas un seul rédigé en anglais, et peu de revues sont bien populaires et bien répandues. "De consciencieux journalistes, écrivait naguère M. R. F. Lynck, ont souvent mis le doigt sur la racine du mal: ils ont été traités de pessimistes et de *cranks* par la foule *hurray shouting* de ceux qui ne peuvent parler qu'au superlatif de tout ce qui est américain. Tant que les évêques, les prêtres et les laïques influents soutiendront que des quotidiens catholiques, non seulement ne sont pas possibles, mais ne sont pas désirables, les feuilles catholiques actuelles ne fleuriront pas, parce qu'elles n'auront pas l'encouragement dont elles ont besoin.... Il est pitoyable d'entendre dire par de bons catholiques: "Ah! mais les journaux quotidiens (protestants) sont très bien!" (*Christian Family*, vol. VIII, No. 10.)

Pour "A Catholic Missionnary" les causes des pertes de l'Eglise américaine peuvent se réduire, en grande partie, à un chef principal, l'influence de la langue anglaise, langue "protestante et protestantisante", par laquelle le protestantisme tient école partout, dans la littérature classique, dans les bibliothèques municipales dans les journaux et les relations mondaines. Le culte de la prospérité matérielle, les mariages mixtes, l'indifférence religieuse et l'apostasie, sont les conséquences naturelles et déplorables de l'usage de cette langue.

Les faits semblent donner raison à "A Catholic Missionnary" En effet, quoi qu'en dise Mgr Canevin, les Irlandais, parlant l'anglais, ont peut-être été les plus entamés par l'irréligion et l'apostasie. On calcule qu'il y a actuellement, aux Etats-Unis, 30 millions d'Irlandais. (*Catholic encyclopedia*, vol. VIII, p. 136.) D'autre part, les Irlandais émigrés aux Etats-Unis étaient en grande majorité catholiques. Vers 1840, au temps de la grande émigration irlandaise, le pourcentage des catholiques s'élevait à 80 pour 100. Il devrait donc y avoir aujourd'hui, aux Etats Unis, 20 millions de catholiques d'origine irlandaise. En réalité, ils ne sont pas 6 millions.

En effet, sur les 15 mililons de catholiques américains on compte au moins 2 millions d'Allemands, 2 millions de Polonais, 1,800,000 Français, 1 million d'Italiens, 1 million d'Espagnols et de Portugais, 550,000 Bohémiens, 600,000 Slovaques ou Ruthènes. En outre, il y a quelques centaines de mille catholiques d'origine anglaise, écossaise, africaine ou asiatique. Les Irlandais catholiques ne restent guère plus de 5 à 6 millions, c'est-à-dire le quart de ce qu'ils devraient être. "La seconde génération des Irlandais dans ce pays, abandonne généralement l'Eglise de Rome", écrivait, en 1887, M. John Hull, (*The Chatauzuan Magazine*, oct. 1887). Les Irlandais résistèrent assez bien tant qu'ils gardèrent leur prononciation particulière, le *brogue*, qui, rappelant l'Irlande, se trouvait en quelque sorte la langue catholique irlandaise, et qu'à ce titre on songea à conserver. Mais bientôt, séduits par la prospérité américaine, ils ne regrettèrent plus l'Irlande et perdirent le rude accent de leurs aïeux. Plusieurs même donnèrent à leur nom une physionomie plus anglaise, et se firent, auprès de leurs frères nouveaux venus et des catholiques des autres nations, les apôtres de l'américanisme et de ce qu'on est convenu d'appeler *l'assimilation*. (Voir Edmond de Nevers, *l'Ame américaine*. II. Chez Jouve et Boyer, Paris.)

Les plus vite *assimilés*, après les Irlandais, furent les Allemands, et ce sont eux aussi qui ont subi les plus lourdes pertes. Ils ne comptent que 2 millions de catholiques, là où ils devraient être au moins 8 millions. Leurs pertes sont moins sensibles, cependant, depuis qu'ils ont implanté en Amérique leurs admirables organisations nationales. Les Italiens, sans organisation puissante, s'américanisent vite et se donnent volontiers pour protestants.

D'un autre côté, les Américains de langue française, qui ont été les plus fidèles à leur langue, sont aussi les plus attachés à leur foi. Ils sont près de 2 millions, venus en grande majorité du Canada français, établis surtout dans les Etats du Nord-Est, dans la Nouvelle-Angletterre. Ils n'ont subi de pertes sensibles que parmi ceux qui ont cessé de parler leur langue maternelle. Leurs paroisses, leurs écoles, leurs oeuvres de presse et leurs associations constituent la plus forte organisation catholique du Nouveau-Monde, les Américains se sont plu à le constater.

"Grâce à la préservation de leur langue maternelle, ils ont vécu dans une sphère à l'abri de l'influence délétère du protestantisme, ils ont même exercé une influence catholique considérable sur les autres nationalités." *Fortnightly Review*; 15 nov. 1912.

Le protestant français Siegfried, écrivait, en 1906, que "le jour où les Canadiens-français seront entraînés dans le tourbillon américain, ce pourrait être la fin de la puissance catholique dans ce coin du monde".

Seulement, dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, de 1850 à 1910, les Américains français ont formé 202 paroisses et 101 missions catholiques. Ils ont, parmi eux, 450 prêtres et 2,000 religieuses de leur langue, 133 écoles fréquentées par 55,000 élèves. Six associations groupent plus de 50,000 membres. La presse française des Etats-Unis, comprenait, en 1910, sept journaux quotidiens, une vingtaine de journaux hebdomadaires et plusieurs publications mensuelles. Un seul évêque, dans cette partie des Etats-Unis, est d'origine française. (Voir *Catholic Enkyclopedia*, VI .p. 274 et suiv.)

Si les catholiques restent d'autant plus fidèles à leur religion qu'ils sont plus attachés à leur langue et à leurs traditions nationales, ne devrait-on pas favoviser, par tous les moyens, le groupement des nationalités? Les évêques français du Canada ont adopté cette ligne de conduite, et les résultats en paraissent excellents. Ils forment, pour chaque groupe assez important, des paroisses distinctes, font venir, pour les émigrés, des prêtres de leur pays, encouragent et suscitent des Congrès, des journaux, des associations nationales. Le patriotisme devient ainsi un puissant auxiliaire de la religion. L'Eglise paroissiale, l'école et la salle d'oeuvre catholiques personnifient la patrie absente et attirent ainsi bien des indifférents. On n'entend pas créer un Etat dans l'Etat: tous les immigrés apprennent la langue du pays, ils en ont besoin. Mais ils continuent à prier dans leur langue. Ils en sont meilleurs catholiques et n'en sont pas plus mauvais citoyens.

Aux Etats-Unis, tout le monde sait qu'un grand nombre d'évêques et de prêtres sont des anglicisateurs actifs et convaincus. Une des résolutions votées au Congrès des catholiques, à Baltimore, en 1889, était ainsi conçue: "Des Sociétés nationales, comme telles, n'ont aucune place dans l'Eglise, en ce pays; mais, comme ce Congrès, elles devraient être catholiques et américaines." (*Proceedings American catholic Congress*, p. 128.)

La question nationale a soulevé, dans bien des diocèses, de graves malentendus, même des conflits déplorables entre le clergé de langue anglaise et des groupes qui voulaient conserver la langue et les traditions de leurs ancêtres, qui demandaient des prêtres de leur nationalité et voulaient que leur langue fut enseignée dans les écoles bâties à leurs frais. Le clergé américain s'oppose à un isolement qui ferait regarder le catholicisme comme la religion des étrangers. Il préfère l'unité de langue qui simplifie le ministère et faciliter les relations de toute sorte. Au point de vue catholique, on voit que ces avantages peuvent coûter cher et entraîner des pertes irréparables.

Canadien.

LES UNIVERSITES DE FRANCE

LES ETUDIANTS ETRANGERS

Les étrangers sont actuellement, dans les Universités françaises, au nombre de 3,819, sur un total de 37,053 étudiants (41,109 en y ajoutant nos 4,056 étudiantes), c'est à-dire que sur 100 jeunes hommes inscrits dans ces Universités 10 sont étrangers.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher dans quels pays se recrutent surtout les étudiants étrangers, quelles disciplines les attirent en plus grand nombre et dans quelles Universités françaises ils se groupent le plus volontiers.

Ce sont dans les Etats orientaux qui envoient le plus d'étudiants en droit: des Roumains surtout, au nombre de 257, puis 243 Russes, 163 Egyptiens et 124 Ottomans, soit pour ces quatre nations, 787 étudiants, sur un total de 1,178 étrangers: exactement les deux tiers. Viennent ensuite 83 Bulgares, 36 Allemands, 28 Grecs, 27 Serbes, 25 Austro-Hongrois, 23 Luxembourgeois, 21 Américains du Sud et 17 Suisses. Les étrangers qui viennent en France étudier le droit se groupent presque tous à Paris: 921 sur 1,178. C'est l'Université de Grenoble qui en reçoit ensuite le plus grand nombre, 54, avec l'Université de Montpellier, 45, et celle de Lyon, 43.

Les deux tiers des étudiants étrangers en médecine sont des Russes: 861, sur un total de 1,130, et ce sont encore d'autres Orientaux qui forment les effectifs les plus importants: 87 Ottomans, 67 Bulgares, 59 Roumains et 36 Grecs. La plupart de ces étrangers étudient à Paris (893) et à Montpellier (201).

Même remarque pour les étudiants en sciences: sur 1,398, les Russes forment un gros bataillon de 950 étudiants. Ici encore, les Ottomans viennent immédiatement après, avec, il est vrai, seulement 70 étudiants. Les Russes se groupent surtout à Nancy (304), et à Toulouse (246): l'Université de Paris n'en compte que 226. Les Ottomans suivent cet exemple: 25 à Nancy et 13 seulement à Paris. Après les Universités de Nancy, de Paris et de Toulouse, celles de Montpellier et de Grenoble ont des groupes importants d'étudiants étrangers en sciences: 103 et 96.

Pour les lettres, si le plus fort contingent est—comme pour les disciplines fréquentes—formé par les Russes: 709, sur un total de 1,632, du moins les autres peuples orientaux le cèdent, et de beaucoup, aux Allemands, qui sont 233, et aux Anglais, qui sont 141. Viennent ensuite 70 Italiens, pour la plupart (52) groupés à Grenoble. L'Université de Paris reçoit presque tous les étudiants étrangers en lettres: 1,016, sur un total de 1,632; Grenoble vient ensuite avec 267 étudiants, puis, mais après un long intervalle, Montpellier, avec 80.

Au total, voici quels sont, présentement, dans les Universités françaises les contingents d'étudiants étrangers:

Russes, 2,769; Roumains, 408; Ottomans, 323; Allemands, 289; Bulgares, 223; Egyptiens, 214; Anglais, 190; Austro-Hongrois, 154; Italiens, 130; Etats-Unis, 106; Grecs, 106; Suisses, 78; Américains du Sud, 71; Serbes, 52, continent africain, 52; Luxembourgeois, 47; Espagnols, 40, Alsaciens-Lorrains, 36; Suédois et Norvégiens, 31; Belges, 27; Amérique centrale, 26; Perses, 25; Brésiliens, 23; Portugais, 19.

MICROGRAPHIE

On vient de dépasser en micrographie toutes les prouesses accomplies jusqu'à ce jour.

Sur une simple carte officielle, un bâtiment de La Chaux-de-Fonds, M. Marcel Manvais, est parvenu à transcrire jusqu'à 23,154 mots, représentant plus de 125,000 lettres. Cette carte, ainsi libellée, compte 555 lignes d'écriture si minuscule que, dans un espace de un millimètre de hauteur, il figure trois lignes parfaitement lisibles. Le texte, tiré des *Contes des mille et une nuits*, représente 74 pages d'impression. C'est donc une forte brochure qui se trouve reproduite sur une simple carte postale. C'est un joli travail d'ingéniosité et de persévérance, supposant une particulière légèreté de main et une sûreté patiente, que M. Marcel Manvais a exécuté en ce record.

L'original de cette carte a été exposé au mois d'août dernier, à Paris, à l'exposition philatélique internationale.

sans même faire retourner la tête à la foule blasée et distraite!

Comme il descendait à Clichy, sur la place de la Mairie, il aperçut un groupe où se débattait quelque chose qui ressemblait à un homme: on disait dans la foule arrêtée que c'était un Breton, employé au chemin de fer, et qui avait reçu un coup de tampon dans une manoeuvre de garage, que, d'ailleurs, c'était monnaie courante, qu'il ne se passait pas de mois sans qu'on ramenât ainsi de la gare de marchandises quelqu'un les pieds devant... quand on le ramenait!... Car, lorsqu'on ramassait son cadavre à la pelle, sur la voie, c'était autre chose.

Isidore s'éloigna de quelques pas, le coeur de nouveau serré, était-ce la vue de l'ancien cadre où il avait souffert: était-ce le spectacle à peine entrevu d'un paysan comme lui broyé dans le mouvement de vie intense de la capitale; étaient-ce toutes ces impressions de Paris qui, brusquement, lui remontaient à la gorge? Toujours est-il qu'il pressa le pas.

Devant lui, les cheminées d'usines se multipliaient à l'horizon, rayant le ciel de leurs longues lignes noirâtres: le soleil, déjà bas, se couchait de l'autre côté de la Seine, allongeant sur le sol souillé de mâchefer leurs silhouettes immenses; on eût dit l'ombre de stèles fantastiques sur un champ mortuaire, tandis que, là-bas, à gauche, la lueur sanglante des verreries, le nuage rouge des raffineries, la buée embrasée qui couvrait sur un kilomètre carré l'usine à gaz, évoquaient brutalement chez le paysan quelque chose comme l'idée de l'enfer.

Il ne resta à Clichy que le temps de régler son livret et de toucher son arriéré, puis s'achemina, sans perdre un instant, vers son ancien garni.

* * *

...Clignancourt, tout le monde débarque!...

Isidore, ses 42 francs dans la poche, descend de l'omnibus, hâte le pas, car il se fait tard, et son absence sera remarquée à l'hôpital, plus remarquée certainement qu'à l'usine; comme il y était peu de chose... c'est à peine si le comptable l'a reconnu:

—Ah! c'est vous, le nommé Jupinet, il y a longtemps que vous êtes remplacé...

Et ce fut tout.

On s'en va de sa petite ville de province et l'on y laisse un souvenir, quelque chose comme le reflet de soi-même sur les personnes et sur les choses, et qu'on retrouvera au retour; on quitte l'usine et c'est à peine si quelques ouvriers se disent:

—Un tel, le paysan, a f... le camp!

On y revient deux mois après, le tiers des figures est déjà changé, et elles vous regardent avec cet air férocement égoïste que donne aux ouvriers, dans certains ateliers de Paris, l'habitude de la lutte sans pitié pour la vie.

Le soir tombe, et déjà les becs de gaz s'allument sur les trottoirs; Isidore, affaibli par sa longue maladie, monte lentement la rue Ordener, croisant à chaque pas des groupes d'ouvriers qui descendent vers la mairie, le dos voûté, les yeux creux, balançant, sans pensée, la gamelle qui a contenu le rata de midi.

Après l'étouffement de l'atelier, ils vont trouver un quatrième quelconque l'étouffement du logis, avec des voisins au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, en face, dans la rue, derrière, dans la cour, avec l'écoeurement des plombs et la senteur des communs dans l'escalier, et devant eux, l'avenir tout droit, tout tracé, comme un interminable et monotone chemin. Les uns gagnent 3 francs, les autres 4, les autres 5, juste ce qu'il faut pour vivre, pour payer le loyer et nourrir les enfants; et l'on ira ainsi, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, travaillant pour vivre, connaissant bien rarement le plaisir de voir dans un coin grossir des économies impossibles, ignorant les émotions de l'initiative individuelle, s'amusant sans conviction à des fêtes dites nationales, étranger à toute espèce de consolation supérieure issue d'une croyance aux choses de religion.

—Pauvres gens, bien intéressants et bien malheureux! Dire que j'ai voulu leur ressembler! pensait Isidore.

Sans doute, il y avait d'autres ouvriers que ceux-là; propres, heureux, respirant la santé et le contentement: sans doute, dans ces milliers de maisons, vivaient certainement quelques ménages heureux et chrétiens, mais alors ils ne venaient pas des champs, ils avaient grandi, s'entraînant, dès leur enfance, à tous les détails de la vie ouvrière; ils savaient à fond leur capitale, étaient habitués à sa fièvre, et surtout n'avaient pas connu les grands horizons, les grands calmes de la nature. Mais le vrai paysan comme lui, Isidore, ne s'habituerait jamais ici: il n'était plus pour lui besoin de raisonner, l'évidence lui apparaissait tellement nette, tellement indiscutable, qu'il serait parti, alors même qu'il aurait réalisé les espérances de gain rêvées jadis à Noyon. Une nostalgie immense montait en lui, et devant son esprit comme une fascination, dansaient maintenant ces mots. *Partir... partir à tout prix, partir le plus tôt possible.*

. . . .

Il arrivait à son ancien garni: encore une sorte de ruelle, puis c'était à gauche. Isidore marchait la tête basse, sentant de plus en plus la fatigue qui lui faisait fléchir les jambes. Tout à coup, une main brutale s'abattit sur son épaule pendant qu'une voix de brute tonnait à ses oreilles:

—Ah! canaille! c'est toi!...

Isidore se retourna et apperçut une tête furieuse, bestiale, enflammée par l'absinthe et par la colère; c'était celle de son ancien logeur; et, avant que le paysan eût pu répondre un mot, il était jeté le long du mur, le cou serré comme dans un étau par des doigts de fer, qu'aucune puissance humaine ne semblait pouvoir desserrer.

Isidore, dont les forces étaient nulles, ne songeait même pas à résister; il aurait voulu seulement pouvoir bégayer une explication, mais telles étaient la fureur, l'ivresse de l'agresseur, que la chose devenait complètement impossible.

Un flux de paroles à peine lèvres tremblantes du logeur:

Ah! c'est comme ça que tu disparais sans payer tes dettes... sans dire un mot... à l'anglaise, quoi!... Ah! la canaille... Ah! le voleur!... Tu t'étais dit, n'est-ce pas, que Paris est grand... Pas si grand que cela, mon petit!... On s'y retrouve!... et on paye tout... en une seule fois!... Tiens... Tiens!... Encore ça!... Encore ça!...

Et, dans le pauvre corps exsangue qui râlait d'épouvante, le long du mur de cette rue déserte, c'étaient des coups furieux, de ces coups habituels aux quartiers excentriques, et dont les gamins de la *laïque* prennent l'habitude au sortir des classes: coups de genoux dans le ventre, coups de tête dans la poitrine, coups de poings dans les yeux; cela dura quelques minutes, puis il sentit qu'il frappait une masse inerte qui ne résistait plus: alors il lâcha son étreinte, et, sans un cri, sans un soupir, Isidore s'affala sur le trottoir comme un cadavre.

Le logeur se pencha alors vers lui, pliant les genoux, remontant son pantalon, un sourire ignoble aux lèvres:

—La canaille, c'est bien lui!.. Maintenant, viens la chercher ta malle... Elle est chez *ma tante*. Et si tu n'es pas content, j'ai une seconde tournée à ta disposition; tiens, voilà la quittance, au revoir!...

Et, de son soulier ferré, il donna dans le corps pantelant du jeune homme un dernier coup qui fit frémir les côtes; puis, superbement, il s'en alla.

Tout cela s'était passé en quelques instants, et dans la ruelle, peu fréquentée, personne n'avait rien vu: à la rigueur, on aurait pu entendre, mais, dans certains quartiers, les disputes, si violentes qu'elles soient, n'émeuvent plus personne. Replié sur lui-même, sans connaissance, Isidore gisait dans un coin plein d'ombre, la figure en sang, la poitrine défoncée, cette pauvre poitrine que Clément avait soignée avec des attentions si maternelles!

Des ouvriers passèrent en causant. L'un d'eux aperçut l'enfant, et, avec sa gamelle, montrant la masse sinistrement immobile dans l'ombre:

—Tiens, en voilà un qui a illuminé sa façade!...

L'autre sourit et continua la conversation.

Puis deux sergents de ville passèrent, ennuyés et solennels, réveillant de leur pas cadencé les échos de la petite ruelle. Ils parlaient d'une dernière rouerie du brigadier, qui avantageait outrageusement ses préférés. L'un d'eux se buta dans Isidore, et, furieux, lui donna un coup de botte. Isidore ne bougea pas...

—Est-il plein!... murmura l'agent en haussant les épaules.. Non! mais est-il plein!...

Puis, dédaigneusement, en gens blasés, ils continuèrent leur chemin... Merci! s'il fallait conduire au poste tous les ivrognes qu'on rencontre à Clignancourt!... Que le bbrigadier vienne le chercher si ça peut l'intéresser!

Puis la soirée s'avança; une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent, et le froid, assez vif, réveilla Isidore de son évanouissement. Il éprouvait partout dans son corps des douleurs indistinctes, vagues, effrayantes; d'abord il crut qu'il rêvait, qu'il était à l'hôpital, et que cette longue ruelle silencieuse, c'était la salle Saint-Christophe; mais, en avançant la main, il sentit le froid de la pierre et l'eau du ruisseau; alors il se rappela tout, et, subitement, comprit que, cette fois, c'était bien fini.

Quelle épouvantable destinée que la sienne!... Ainsi, c'était là qu'il allait mourir, dans une rue, sur un trottoir, au bord d'un ruisseau, sans un prêtre, sans un ami, comme un chien qui crève, alors qu'il avait une famille, un chez lui... Non, c'était trop dur!

Mourir, il y consentait, le bon Dieu le voulait, que sa sainte volonté soit faite!... Mais, pas sans un prêtre, pas comme un chien; alors il s'appuya sur un coude endolori et cria, cria dans la nuit noire, de toutes ses forces... Puis il attendit...

Mais personne ne vint et pas une voix ne répondit à son appel...

(*A suivre*)

LES COURSES DE CHEVAUX EN ANGLETERRE

Un procès retentissant, qui prendra rang parmi les causes célèbres, à la suite duquel un entraîneur bien connu, accusé par un journaliste sportif d'avoir donné des instructions à ses jockeys pour qu'ils retinssent certains chevaux, afin d'en faire gagner certains autres, a reçu du jury une indemnité d'un liard pour le dommage fait à sa réputation; l'approche des courses de Goodwood, qui sont en quelque sorte la clôture officielle de la "Saison" de Londres, ces diverses circonstances donnent l'attrait de l'actualité à quelques détails que nous allons présenter sur l'origine et le développement des courses de chevaux en Angleterre.

Le goût de cette sorte de spectacle n'est pas né d'hier dans ce pays, il se perd dans la nuit des temps. Les Anglais donnent volontiers à entendre qu'ils descendent en ligne directe d'une tribu de Centaures qui aurait émigré de la Thessalie dans les temps préhistoriques et qui aurait franchi à la nage le détroit du Pas de Calais. Aussi disent-ils avec affectation: "Nous sommes les premiers cavaliers du monde", comme ils se proclament les premiers soldats du monde, les premiers marins du monde, etc. Ne leur dites pas que l'Espagnol cultive un système de manège infiniment supérieur, que la haute école française est la plus scientifique qui existe, ils vous répondront avec un sourire dédaigneux: "C'est possible, mais ce n'est pas ça." *Ça*, c'est-à-dire l'idéal de l'art du cavalier, c'est probablement le spectacle qui s'offrait aux yeux des Parisiens par une matinée glorieuse du printemps de 1814, après l'entrée des alliés! Un survivant de cette époque éloignée raconta jadis à celui qui écrit ces lignes qu'il avait vu alors un officier anglais orné d'une paire de favoris rouges, d'une autre nuance que son habit, coiffé d'un immense triangle isocèle et tenant ouvert de la main droite un gigantesque parapluie vert, traverser la place Vendôme au grand trop de son cheval, en se haussant et en se baissant en cadence sur ses étriers. Le tableau était resté gravé dans sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, l'amour des chevaux date de loin dans Albion et l'on en retrouve des traces chez les anciens Bretons. La peuplade des *Icassi*, qui habitait le district où s'élève aujourd'hui Newmarket, ville célèbre par ses courses avait déjà cette passion et la preuve en est que les monnaies d'or et d'argent de cette tribu portaient toutes pour revers l'effigie d'un cheval. Toutefois, ce n'est guère que vers le commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère qu'il est fait mention pour la première fois de courses de chevaux dans la Grande-Bretagne. Les coursiers, en cette occasion, étaient de race arabe. D'autres localités étaient les théâtres de luttes analogues; on pourrait citer dans le nombre Carleon, Silchester et Dorchester; mais partout on attribuait la supériorité du pur-sang breton à l'élément oriental que les Romains avaient largement introduit dans les pays soumis à leur domination.

Pendant la période anglo-saxonne, les courses de chevaux ne furent pas complètement abandonnées. Bède parle d'un jeune homme qui, voyageant de compagnie avec quelques amis, voulut, lorsqu'on fut arrivé dans une plaine favorable à cet exercice, essayer avec eux "lequel avait le cheval le plus rapide". Mal en prit à ce pauvre garçon, qui, en voulant franchir un fossé, tomba de sa monture et fut lancé contre une pierre, demeurant longtemps sans connaissance sur le sol. Fitz-Stephen fait mention de courses qui auraient eu lieu dans Smithfield sous le règne de Henry II; mais il est probable qu'il ne s'agissait ici que d'une simple épreuve préalablement à la vente de quelques animaux.

Ce n'est guère qu'en 1377 qu'il est question de véritables courses entre les chevaux appartenant au prince de Galles (plus tard roi sous le nom de Richard II), et d'autres appartenant au comte d'Arundel. Malheureusement on ne dit pas dans quelle localité ces courses eurent lieu. Strutt rapporte que, sous le règne d'Edouard III, les chevaux de courses achetés pour le service du roi étaient en général estimés à 20 marks, soit 13 livres sterling, 6 shillings et 8 pences chacun; mais il y en avait dont le prix montait jusqu'à 25 marks. Le même auteur ajoute que, dans la neuvième année du règne de ce prince, le roi Navarre lui envoya en présent deux chevaux de courses dont la valeur devait être considérable, car Edouard ne donna pas moins de 100 shillings de gratification aux palefreniers qui les avaient amenés.

Henry VIII et Elizabeth accordèrent tous deux leur patronage aux courses de chevaux. Le premier en institua à Eltham, à Windsor, et ailleurs. Il avait des entraîneurs ainsi que des jockeys, et manifesta un vif intérêt pour des animaux qu'il avait fait venir de Mantoue. Au mois de novembre 1526, les haras royaux étaient dans une condition si florissante que Henry put envoyer dix-huit chevaux en présent au roi François 1er. Lui-même reçut, en 1539, de l'empereur Charles Quint un cadeau de vingt-cinq magnifiques chevaux espagnols. Sébastien Giustiniani, ambassadeur de Venise à la cour d'Angleterre, rapporte que le roi aimait beaucoup la chasse, ne se livrant jamais à cet exercice "sans fatiguer huit ou dix chevaux attendant à des relais qu'il faisait disposer sur le chemin qu'il avait l'intention de parcourir". Sous le l'époque. Plusieurs des meilleurs règne d'Elizabeth, l'amour du turf fit de grands progrès. Non seulement la reine entretint les écuries royales sur un pied respectable, mais elle honorait souvent les courses de sa présence, ne dissimulant pas sa joie quand le jockey qui portait ses couleurs arrivait "bon premier" au poteau.

Ce fut Jacques 1er qui mit Newmarket à la mode. Il s'y rendit en 1605, et y retourna à plusieurs reprises. Ce fut dans cette ville que ce prince, grand pédant par nature, composa son traité intitulé *Religio regis*, ou "la Croyance et les devoirs d'un prince" pour l'instruction de son fils Henry, prince de Galles. Dans cet écrit, Jacques recommande au jeune prince les exercices auxquels il doit se livrer pour son amusement autant que pour sa santé, et il cite l'escrime, la paume, les boules, etc. "Mais, ajoute-t-il, c'est à cheval surtout qu'un prince doit chercher à se divertir, car, de tous les hommes, c'est au prince qu'il sied le mieux d'être un bon cavalier... Quant à la chasse, la façon la plus honorable et la plus noble de s'y livrer, c'est de chasser à courre avec des chiens, car c'est un passe-temps ignoble de tuer le gibier avec des fusils ou des arcs." Que penseront nos chasseurs modernes de cette théorie royale?

M. J.-P. More qui, dans son excellente *Histoire de Newmarket*, donne les détails que nous venons de citer, ajoute que Charles 1er hérita du goût de son père pour cette localité. En 1640, les écuries royales à Tutbury ne renfermaient pas moins de cent chevaux, dont la valeur fut estimée par les commissaires du gouvernement chargés de faire l'inventaire des objets appartenant à la Couronne à 2,000 livres sterling, somme considérable pour chevaux furent attribués à Cromwell et à d'autres officiers de l'armée parlementaire. Cependant, les courses de chevaux ne furent pas en honneur sous le règne du Protecteur, dont le zèle puritain alla jusqu'à les proscrire sévèrement. Par un juste retour des choses d'ici-bas, les écuries de Cromwell furent saisies par la Couronne à l'époque de la Restauration, et ses chevaux, qui passaient pour les meilleurs d'Angleterre, furent envoyés dans les haras royaux.

Charles II remit en honneur les courses de chevaux qui florissaient déjà sous son père et sous son aïeul.

Dès le règne de Jacques 1er, le règlement des courses était dans ses principales dispositions tel qu'il existe aujourd'hui; il y avait les entrées, les pesages, le *starter* et la coupe de Chester constituait un des principaux épisodes de la journée. L'année qui suivit son retour en Angleterre, Charles II assista aux courses de printemps à Newmarket. Celles de 1669 furent rendues particulièrement intéressantes par la présence du duc de Toscane. Jacques II était un médiocre sportsman, et le turf ne prospéra pas sous son règne; mais avec Guillaume d'Orange les courses de chevaux reprirent leur vogue et atteignirent graduellement le degré suprême de popularité auquel elles parvinrent vers le milieu du siècle dernier.

Nous ne parlerons pas du fameux cheval arabe, Godolphin, ancêtre de tous ceux qui courent aujourd'hui. Nous passerons tout de suite au "jour du Derby", ainsi nommé à cause du prix institué en 1780 par le comte de Derby. La valeur de ce prix a varié à différentes époques. Depuis 1890, il consiste en un ruban bleu... et 5,000 livres sterling (125,000 fr.). Le Derby est un grand jour à Londres, c'est peut-être le plus grand jour de l'année. Ce jour-là, Londres n'est plus dans Londres, il est tout entier dans les dunes d'Epsom. Les trains se succèdent avec une rapidité à peine compatible avec la sécurité des voyageurs dont ils déversent des milliers et des milliers sur le champ de courses, vers lequel la foule se dirige par d'autres voies. Toutes les routes sont encombrées de véhicules de tout genre; l'équipage brillant du grand seigneur y roule côte à côte avec la charrette du marchand des quatre saisons, traînée par un modeste binet, le plus souvent même par un âne. La fameuse course ne dure guère que 2 minutes 45 secondes. Dans ce court espace de temps, le vainqueur franchit la distance d'un mille et demi (2,414 mètres). Elle n'est donc qu'un prétexte à la fête et aux amusements de tous genres qui l'accompagnent. Le tableau de Frith, dans la *Tate Gallery*, donne une excellente idée du "Derby Day". C'est une foire mêlée de saturnales. Des Saltimbanques font des tours de force, des pseudo-nègres en costumes grotesques exécutent leur bizarre musique, des amateurs montrent leur adresse au jeu de massacre. Tout le monde, grands et petits, se livre avec frénésie à la boustifaille qui semble être la grande question du jour. Sur l'impériale des *mail-coaches*, la jeunesse dorée, saturée de vin de Champagne, verse le restant des bouteilles, qu'elle ne peut pas vider elle-même, dans la gorge de pauvres diables, qui, la tête renversée, au bas de la voiture, ouvrent la bouche pour recevoir ces libations également dégradantes pour ceux qui les font et ceux qui les absorbent. D'où il est permis de conclure que, si les courses de chevaux contribuent peut-être à l'amélioration de la race chevaline, elles aboutissent assurément à la détérioration de l'espèce humaine.

F. de Bernhardt.

L'AGE DE LA VIE SUR LA TERRE

Intéressante étude de l'abbé Moreux.

Dans la première moitié du siècle dernier, on admettait couramment, en géologie, une sorte de doctrine qui fut qualifiée depuis de *catastrophisme*. Le système scolaire tout entier, y compris la Terre, aurait été formé d'un seul coup, à peu près tel que nous le voyons actuellement.

Notre globe serait donc né avec ses reliefs et ses abîmes, avec ses paysages d'aspect riant ou sévère avec ses cimes neigeuses et ses fosses abyssales.

La science a évidemment parcouru de nouveaux stades depuis ces hypothèses par trop simplistes; mais lorsque Lyell et Hutton posèrent les fondements de la géologie moderne, on fit machine en arrière et il n'est pas trop téméraire d'avancer que les savants, d'un seul bond, se jetèrent dans l'extrémité opposée. Plusieurs ne craignirent pas de jongler avec les miliards des siècles, et certains vulgarisateurs, dépassant toute mesure, reléguèrent le commencement du globe terrestre à l'origine même du temps, refusant, dit l'un d'eux, "d'adopter toute unité chronologique plus courte que l'éternité".

Ces affirmations grotesques et absurdes furent heureusement relevées aussitôt par l'un des plus grands savants du XIXe siècle, lord Kelvin, alors simplement sir William Thomson.

Vers 1862, l'illustre physicien anglais publiait sur ce sujet différentes études où il réduisait à néant les conclusions de ses adversaires et où il montrait qu'en fait tout nous porte à croire à la jeunesse relative de la Terre qui porte l'humanité.

La chaleur, disait lord Kelvin, s'accroît à mesure que nous tendons vers le centre de la Terre. Le degré d'accroissement calorifique est connu; or, faisant acte de la conductibilité de la croûte terrestre, nous pouvons nous rendre compte du temps qu'il lui a fallu pour passer de l'état liquide à l'état solide et le calcul nous donne un laps de temps compris entre 20 et 400 millions d'années. L'écart est vraiment considérable et il nous reste heureusement deux autre méthodes pour la circonscrire.

La première est tirée de l'étude des marées qui tendent à diminuer la longueur du jour en exerçant comme une sorte de frein sur la partie solide de l'écorce du globe. Mais une diminution de la vitesse de la Terre se ferait sentir sur l'aplatissement, en supposant la masse fluide. On peut donc savoir vers quelle époque il faut remonter pour trouver un aplatissement correspondant à la forme actuelle et, tout compte fait, on arrive à 100 millions d'années, tout au plus, pour l'âge de la Terre.

De la perte de chaleur par rayonnement pendant les périodes géologiques, on peut conclure à une durée analogue.

Depuis, le problème a été attaqué par d'autres côtés non moins intéressants.

C'est ainsi que le professeur Joly a cherché à doser la quantité de sodium qu'apportent annuellement dans les mers les eaux de ruissellement qui activent la dénudation des terrains, abaissent et transforment constamment les masses continentales. Or, si l'on connaît le volume des océans et la composition chimique moyenne des eaux salées, on peut obtenir la quantité de sodium déposée au cours des âges.

Il est vrai que le phénomène a pu varier en intensité, mais en le supposant identique à ce qu'il est actuellement, on aura néanmoins la durée maximum des phénomènes en question, et on arrive encore à un total de 100 millions d'années environ.

En tenant compte de certaines particularités, le docteur Becker a montré que ce nombre doit plutôt être abaissé à 50 ou 70 millions.

Les agents extérieurs, vents, pluies, etc., concordent tous à niveler la Terre, et nous connaissons le volume enlevé annuellement à la surface continentale; il est égal à un peu plus de 10 kilomètres cubes, c'est-à-dire que si nous donnons à la partie solide une altitude moyenne de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous arrivons à cete conclusion que, chaque siècle, cette surface continentale s'abaisse de 7 millimètres, si bien que le nivellement pourait avoir lieu en moins de 4 milions d'années.

D'autre part, nous connaissons l'épaisseur des terrains déposés par les mers durant les périodes géologiques, nous pouvons donc nous faire une idée du temps requis pour leur formation et, chose extrêmement curieuse, ce mode de détermination nous conduit encore à un total de 100 millions d'années.

Aussi toutes les méthodes semblent fournir *grosso modo* des résultats identiques et cette concordance ne saurait être attribuée au hasard.

Si donc, les considérations tirées des sciences biologiques et de l'étude des êtres vivants sont trop précaires pour nous fournir des données positives, tous les arguments physiques, mécaniques et géologiques s'accordent à montrer que ces mêmes êtres vivants n'ont pu exister sur notre globe depuis plus de 100 millions d'années.

Toutefois, il y a quelque vingt ans, un nouveau sujet d'étude est venu bouleverser nos données scientifiques antérieures et saper nos notions en apparence les mieux établies. Je veux parler de la radioactivité des corps qui prétend nous fournir un nouveau moyen de déterminer notre âge.

Le radium, en effet, est un élément dont la parenté est actuellement connue et dont les descendants à travers de nombreuses générations paraissent définitivement établis. En d'autres termes, le radium appartient à une série qui commence à l'uranium et se poursuit sur une échelle d'éléments radioactifs dont le terme final aboutirait au plomb.

Chacun de ses éléments tend donc à se transformer et ceci ne saurait avoir lieu sans une porte de substance ou plutôt de particules extrêmement ténues qu'on tient actuellement pour identiques aux atomes de l'hélium.

Evidemment, la marche de la dégradation est très lente, mais n'empêchera que les expériences de laboratoire en ont déterminé la vitesse.

Si maintenant nous supposons que tous ces atomes libérés se sont déposés dans une couche géologique quelconque, il est évident qu'il suffira de déterminer, dans un minéral, la quantité d'hélium qu'il renferme par rapport à l'élément radioactif qui reste encore, pour arriver à une évaluation de l'âge de la couche renfermant le dit minéral.

Or, ces considérations conduisent généralement à des chiffres supérieurs à ceux que nous donnent les méthodes précédemment employées.

Faut-il conclure que nos anciens moyens de détermination sont sans valeur? Je ne le pense pas. Le problème est trop nouvellement posé; il comporte encore des données trop incertaines: en un mot, les solutions manquent trop de précision, et les nombres obtenus varient dans de trop grandes limites pour qu'actuellement nous puissions nous appuyer d'une façon légitime sur les phénomènes de radioactivité. Le mieux et le plus sûr est d'attendre: ne quittons pas la proie pour l'ombre.

Toutes les sciences s'accordent à assigner à la durée des âges géologiques un laps de temps de 100 millions d'années, nous pouvons nous en tenir là.

D'ailleurs, nombre d'éminents biologistes déclarent que cette durée est largement suffisante pour encadrer tous les phénomènes relatifs aux êtres vivants et qui, mieux est, la science de ces dernières années nous a trop souvent appris à nous défier de nos acquisitions incomplètes pour que, brusquement, nous nous engagions sur des routes dont le tracé est loin d'être défiintif.

Abbé Th. Moreux,
directeur de l'Observatoire
de Bourges.

La ménagerie d'Abdul-Hamid.

Le docteur Henrich Schaefer tenait à Yildiz Kiosk l'emploi de vétérinaire du temps d'Abdul-Hamid. Il vient de nous donner dans une revue anglise des renseignements sur la ménagerie du sultan détrôné. On y voyait huit lions, six tigres, quatre hyènes, quarante singes, huit muses, deux orangs-outangs, six cents daims, soixante rennes, quarante loups, quatre bouquetins, deux girafes, huit loutres, cent soixante buffles, deux cents serpents et quatre cents autre animaux sauvages.

La faune domestique du sultan était aussi variée. Les étables abritaient quarante taureaux, quatre cents vaches des plus belles espèces et huit taureaux japonais, présent du mikado. Les écuries contenaient trois mille cinq cents chevaux, dix-huit zèbres, deux cents mules égyptiennes et quatre-vingts chameaux qu'Abdul-Hamid prêtait chaque année à la caravane de la Mecque.

Quinze cents chats, dont deux cents Angoras et douze Persans, les plus beaux du monde, étaient élevés par le sultan en même temps que plusieurs centaines de lièvres et des lapins.

Ces lapins et ces chats faisaient le désespoir des hauts fonctionnaires que le sultan récompensait en leur donnant des petits pour leurs propres enfants. Les pachas se sentaient un peu ridicules, quand ils sortaient d'Yildiz avec une de ces bêtes logée dans leur stambouline. Ils l'auraient colontiers jetée dans le Bosphore; mais, la police ayant des yeux partout, le crime eût été vite connu. D'ailleurs, Abdul se souvenait de ses bienfaits et ne manquait jamais d'en demander des nouvelles: "Combien ma chatte vous a-t-elle donné de petits à sa dernière portée? de quelle couleur sont-ils? vous me les apporterez?"

Dans ses volières, il avait 200 flamands, 50 geais, 50 cygnes, 30 pélicans, 600 poules, 100 faisans, 6,000 pigeons, 150 canaris et 200 perroquets si parfaitement instruits que l'un d'eux savait par coeur toute la partition de *Trouvère*.

Quant aux chiens, il n'eût jamais permis qu'on fit mourir de faim dans un îlot désert ceux de Constantinople. Il y aurait plutôt envoyé leurs ennemis, conclut M. Schaefer.

STATISTIQUES

D'après une statistique récente, la population de l'Europe, à la fin de 1910, était de 433,900,000 habitants, ainsi répartis: Russie, 117 millions; empire allemand, 64; Autriche-Hongrie, 51; Grande-Bretagne, 45; France, 39; Italie, 34; Espagne, 19; Belgique et Roumanie, 7; Turquie d'Europe, 6; Suisse, 3; Serbie, Danemark, Grèce et Norvège, 2.

En ce qui concerne la natalité, la Russie tient la tête avec 44 naisances par 1,000 habitants; viennent ensuite la Hongrie, 35; l'Italie, 32; l'Autriche, 32; l'Allemagne, 29; la Hollande, 28; le Danemark, 27; la Norvège, 26; la Suisse, 25; l'Angleterre, 24; la Belgique, 23; et enfin, en dernier, la France, 19!



AU CANADA

LA PERSECUTION DANS ONTARIO.—COMMENT L'ON PROCEDE

Sudbury, Ont. — Décidément l'inspecteur White alias Leblanc est décidé à anglifier tout le nouvel Ontario. Après cela il est assez difficile de dire que le gouvernement ne veut pas anglifier nos populations, à moins que les agissements de l'inspecteur soient désapprouvés.

Le fameux White-Leblanc se mêle même de dire que les parents devraient parler anglais dans les familles afin de mieux anglifier les enfants. Voilà qui est inouï.

Le fameux inspecteur anglicisateur a essuyé une défaite des plus humiliantes de la part d'une petite institutrice canadienne-française et nous connaissons d'autres endroits où il sera reçu plus chaudement encore, surtout s'il se mêle encore de donner des conseils aux parents.

Ce M. White-Leblanc est probablement le personnage le plus méprisé qui voyage dans nos cantons, et à certains points de vue il est bien méprisable.

Voici les faits:

L'inspecteur White-Leblanc de North Bay est allé ces jours derniers rendre visite à l'école catholique No 3 de Neilson où Mlle Ida Laframboise est institutrice.

L'inspecteur White-Leblanc insista pour faire signer l'adhésion au fameux règlement 17. Mademoiselle Laframboise refusa bien carrément; l'inspecteur insista davantage mais M. le commissaire Laforest intervint et la discussion s'échauffa et devint des plus intéressantes non pas pour M. White-Leblanc qui sortit de ses gonds et fit des remarques peu convenables sur la langue française.

M. White-Leblanc a dû se retirer devant la fermeté de Mademoiselle Laframboise et l'énergie de M. Laforest. L'inspecteur a fait mille menaces à l'institutrice aux commissaires et un peu à tous les "Frenchmen".

M. White-Leblanc a été là le triste acteur d'une triste scène qui ne peut que produire de tristes résultats et chez les enfants et dans le public. Tout le monde s'accorde à dire ici qu'il est tout **à fait incompétent comme inspecteur d'école.**

M. White-Leblanc est de descendance française, mais il ne parle pas un mot de français.

Il a affirmé avec une audace qui fait rire, que la connaissance du français n'est pas nécessaire. C'est à remarquer.

Toute la population ici est enchantée de l'énergie de Mlle Laframboise et M. Laforest.

Les Anglais même trouvent la chose ridicule pour le gouvernement de continuer cette comédie.

Les commissions scolaires voisines se préparent à faire une très chaude réception à M. White.

L'ELECTION DE MIDDLESEX EST

Ottawa, 4.—Les ministres du Cabinet, originaires d'Ontario, ont l'intention de prendre une part active à l'élection partielle de Middlesex Est qui aura lieu le 21 de ce mois, ainsi qu'à celle de Bruce Sud, dont la date est fixée au 30.

Les hons M. T. White, G. E. Foster et T. W. Crothers se lanceront dans la bataille du côté des conservateurs. Il est tout probable que les hons Dr Reid et Frank Cochrane iront aussi au combat.

Le gouvernement croit qu'il remportera facilement ces deux comtés; cependant ses adversaires ne perdent pas confiance.

LA SESSION FEDERALE

Ottawa, 1.—On dit dans les cercles politiques à Ottawa que la question de la date de l'ouverture de la prochaine session n'est pas définitivement réglée.

La majorité des ministres est en faveur d'ouvrir les Chambres au mois de janvier, mais quelques-uns insistent pour que la session s'ouvre au mois de novembre.

La question sera réglée d'une façon définitive la semaine prochaine probablement.

Malgré tout, c'est encore l'opinion générale que la rentrée des Chambres fédérales n'aura pas lieu avant le mois de janvier.

LE COMTE DE L'ISLET

S'il faut en croire la rumeur l'une des principales modifications à la carte électorale de la province de Québec que contiendra le bill de redistribution qui sera présenté à la prochaine session, serait la disparition du comté de l'Islet.

Le gouvernement fédéral songerait à fusionner ce comté partie au comté de Kamouraska et partie au comté de Montmagny. Le Dr Paquet, qui en est le représentant fédéral, serait nommé à un poste important du service public.

LE SERVICE CIVIL FEDERAL

Ottawa, 1.—Les employés du ministère des Travaux publics se sont réunis lundi et ont décidé de demander au gouvernement d'augmenter leurs salaires. Une délégation accompagnée des deux députés d'Ottawa se rendra auprès du gouvernement afin d'exposer la demande.

LES MOTIFS DE LEUR DEMISSION

Sherbrooke, 1.—Voici exposés plus en détail les motifs pour lesquels 27 officiers et 61 sous-officiers, c'est-à-dire tout l'état-major du 54e Régiment de Sherbrooke viennent de signer un document par lequel ils donent leur démission:

Lorsque le ministre de la milice vint à Sherbrooke en mai 1902, on était alors en pleine effervescence électorale et les ministres fédéraux donnaient un coup d'épaule à leurs amis de Québec.

Sam Hughes vint donc à Sherbrooke, les officiers offrirent un banquet à leur chef hiérarchique, lequel se sentant gagner par la "chaleur communicative", promit tout ce qu'on voulait.

De grandes choses allaient se faire. Le 54e allait être seul seigneur et maître dans l' "Armory" du Belvedère. Le 53e ne serait pas pire pour cela. On allait lui préparer de beaux quartiers généraux dans l'ancien Palais de Justice où les officiers auraient en plus l'avantage d'être près de leurs foyers.

Et toutes ces belles choses devraient être effectuées pour le 1er octobre de l'an 1912. Or c'est aujourd'hui le 1er octobre 1913 et les choses sont pratiquement au point où elles étaient. Le 54e est toujours confiné dans les deux petites pièces qu'on lui laisse dans l' "Armory" et le 53e ne veut pas bouger, arguant que l'ancien Palais de Justice n'est pas prêt pour le recevoir.

C'est l'état de chose qui a amene la démission en-masse de l'état-major du 54e.

L'ENQUETE DU PENITENCIER DE KINGSTON

Kingston, 1.—Le Dr Edwards, député de Frontenac, au fédéral a créé toute une sensation hier à l'ouverture de l'enquête sur l'administration du pénitencier. M. Edwards a porté des accusations sérieuses directes contre le gouverneur du pénitencier, M. O'Leary et contre le docteur D. Phelen, médecins de l'institution.

Voici la déclaration du député de Frontenac:

"J'accuse le gouverneur O'Leary de persécution malicieuse et persistante à l'endroit des gardiens et des employés; de partisannerie politique; de faux témoignages au cours d'enquêtes tenues au pénitencier; d'entente secrète avec des ex-prisonniers, de négligence coupables de son devoir, avec le résultat que des prisonniers ont tenté de s'évader.

"J'accuse le médecin de l'institution, le Dr Phelen; de partisannerie politique dégoutante; de langage insultant et violent à l'égard d'un gardien en présence des autres; de connivence avec un gardien et de lui avoir aidé à s'absenter d'une enquête sur des procédés d'élection, enquête à laquelle ce gardien était le principal témoin; de péculat en acceptant de l'argent de gardiens desquels il n'avait pas droit d'en recevoir."

Un grand nombre de témoins seront appelés à rendre témoignage dans cette enquête. Le principal témoin sera Gordon Russel, avocat de Toronto, récemment sorti du pénitencier où il avait été incarcéré pour faux.

L'enquête a été remise afin de donner le temps à la cour d'envoyer une sommation au Major Hughes, inspecteur des prisons.

Mtre H. A. Stewart, C. R., de Brockville, représente le gouvernement dans l'enquête.

LA CAMPAGNE DE CHATEAUGUAY

Howick, 3.—La deuxième assemblée contradictoire de la campagne de Châteauguay, a été tenue ici hier soir. MM. Fisher et Morris, les deux candidats étaient les principaux orateurs. Aucune déclaration importante n'a été faite. M. Fisher a laissé entendre qu'il était favorable à la politique navale Laurier pour la construction de deux escadres. M. Morris a répété ses discours précédents. Il se dit opposé au militarisme; très opposé à la construction d'une marine favorable à un plébiscite sur toutes questions importantes, armements ou autres, mais il n'a pas dit qu'il consultera ses électeurs si à la prochaine session, M. Borden demande une nouvelle contribution. L'argument du fait que M. Fisher est étranger au comté, a été de nouveau soulevé. M. Morgan pour les conservateurs et M. Gladu pour les libéraux prirent tour à tour la parole. M. Morgan a ressuscité le péril allemand et M. Gladu répondant aux cris de pas d'étranger, a demandé pourquoi M. Bob Rogers, un étranger, **venait prendre la direction de la lutte, alors que les ministres de Québec se tenaient à l'écart.** Personne n'a parlé de la réciprocité. L'assemblée, exception faite de partisans venus de Montréal, a été plutôt indifférente.

LES TRAGEDIES DE THETFORD MINES

Thetford Mines, 2.—Les médecins qui ont fait l'examen du cadavre de John Kirck n'ont trouvé aucun indice de mort violente. Kirck est mort naturellement.

—M. Dean, victime d'une tentative d'assassinat, est relativement bien. Le misérable qui lui a tiré un coup de fusil reste introuvable.

—Le jeune Albert Vermette, qui s'est fait arracher un bras le 24 au soir, dans un moulin de la Asbestos Corporation, est en bonne voie de guérison.

STATISTIQUES

D'une intéressante statistique établie par M. Maire, président de la Ligue des pères et mères de familles nombreuses, il résulte que 1,350,000 Français au-dessus de trente ans restent obstinément rebelles au mariage; les célibataires féminins sont encore plus nombreux; 1,804,710 familles n'ont pas d'enfants; 2,966,171 n'en ont qu'un; 2,661,978, deux enfants; 1,643,415, trois enfants; 987,392, quatre enfants; 566,768, cinq enfants; 684,620, de six à dix-sept enfants.

ENSEVELI DEPUIS CINQ JOURS

Un mineur est nourri au moyen d'un tuyau.

Hazleton, Pa., 1.—Depuis vendredi dernier, un mineur de la Lehigh Valley Coal Company, Thomas Toskeky, est enseveli sous plusieurs milliers de tonnes de charbon.

Voyant que tous les efforts des sauveteurs restaient infructueux, les ingénieurs ont réussi à faire parvenir jusqu'à l'emmuré, un tuyau au moyen duquel on lui passe de la nourriture, ce qui lui permettra, espère-t-on, de vivre jusqu'à ce que les travaux de déblaiement soient achevés, c'est-à-dire encore 24 heures.

LA GUERRE EN ALBANIE

Femmes et jeunes filles se battent en vrais soldats.

Vienne (Autriche), 5.—Des dépêches reçues d'Avlona, capitale de l'Albanie, annoncent que les femmes de ce pays prennent une part active à la guerre, Un grand nombre d'entre elles, armées de hachettes, se sont battues héroïquement à côté de leurs maris, pendant les luttes qui ont ensanglanté les rues de Dibra le 23 septembre, alors que 1,200 Serbes étaient tués et 300 faits prisonniers de guerre, le jour où la ville fut prise par les Albanais.

Les prisonniers, ajoute la dépêche, furent conduits sous escorte à Tirana.

La bataille qui se livra dans les environs de Dibra, avant et après la prise de cette ville, a été l'une des plus terribles. Les femmes d'origine grecque, habitant le sud de l'Albanie se montrent animées d'un véritable esprit guerrier.

A Koritza, ville occupée par les troupes grecques, soixante jeunes filles ont formé une compagnie sous les ordres d'officiers grecs non commissionnés. Elles ont déclaré préférer mourir en combattant que de permettre que Koritza ne devienne ville albanaise.

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures.
Office du soir à 7.30 heures.
La semaine:
Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.
Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfants de l'école assistent à cette messe.
Les confessions
Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.
La veille des fêtes d'obligation.
La veille du premier vendredi du mois.
Tous les matins à l'heure des messes.
Les Sociétés:
Premier dimanche du mois à 7.30 heures p.m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.
Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Enfants de Marie.
Troisième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Dames de Sainte-Anne.
Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion de la Ligue des hommes.
La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3heures.
L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p.m.
L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.
La commission scolaire le 3me mercredi du mois à 8 heures p.m.
Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.
Le premier vendredi du mois le Saint-Sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.
Messes à 7 et à 8 heures; le soir à 7.45 heures, exercise de la Garde d'honneur.

* * *

Dimanche, M. R. Pépin faisait son entrée à la tribune de l'orgue comme organiste. Dès le premier morceau, notre jeune artiste s'est créé des admirateurs. Avec un organiste aussi brillant et un directeur comme M. Poitras, la chorale va se mettre sérieusement à l'oeuvre pour compléter son répertoire de Messes, de Saluts, de cantiques, etc., etc.

* * *

A l'assemblée des Dames de Sainte-Anne, tenue dans les salles paroissiales, Mme M.-L. Lemieux offrait sa démission comme secrétaire de la société pour des *raisons personnelles;* elle a été remplacée par Mme Eva Chauvière, élue à l'unanimité.

Il a été décidé que les Dames de Sainte-Anne organiseraient encore cette année, pour la 5me fois, une grande partie de TIRE pour célébrer la traditionnelle fête de la Sainte Catherine. A cause de la retraite du Jubilé qui commencera le 23 novembre, la fête à la TIRE aura lieu le jeudi 20 novembre.

* * *

Grande agitation ce matin à l'école du Sacré-Coeur. Qui donc aura le prix offert par M. J. Caron, gérant canadien du *Yale Shoe Store*, 321 avenue Portage? Une belle paire de chaussures neuves, quelle jouissance pour un enfant, mais quel gros plaisir pour les parents: Chaque mois M. Caron promet de renouveler le magnifique cadeau. Grand merci!

* * *

Le R. P. Boyer o.m.i., est à faire la visite de la paroisse; il se dit heureux de constater l'attachement des Canadiens à leur église et à leur école. C'est une bonne note. Avec cela ni la foi ni la langue ne sont en danger.

* * *

M. et Mme Aubin sont partis hier pour le Sault Sainte-Marie, emportant les meilleurs souvenirs de leur visite. Une paroisse purement candienne-française au sein de la grande ville de Winnipeg fut pour eux comme pour bien d'autres toute une révélation. Au Sault, le français est rare à l'église et à l'école.

* * *

Dimanche dernier, le R. P. Cahill, provincial des Oblats, assiste des RR. PP. Magnan et Caron, bénissait solennellement la nouvelle église italienne. Le R. P. Anzaloné o.m.i., fondateur et premier curé de la paroisse fit le sermon. Rappelant les souvenirs de la patrie absente il parla avec tant d'éloquence et de coeur que son auditoire éclata en sanglots. Aussi ces chers Italiens promirent-ils de venir tous les dimanches prier la *Dolce Madona* dans leur modeste mais pieux sanctuaire. Après la messe chantée par les enfants de l'école du Sacré-Coeur, tous les prêtres se rendirent au presbytère où le R. P. Portelance les attendaient pour le dîner. Répondant au toast de la nouvelle paroisse italienne le R. P. Anzaloné remercia chaleureusement les Canadiens des nombreux cadeaux qu'ils avaient bien voulu lui envoyer pour orner sa petite chapelle.

ST-BONIFACE

La nouvelle buanderie de l'hôpital Saint-Boniface est sur le point d'être terminée et sera probablement ouverte le premier novembre. Elle mesure 102 pieds par 34 et est attenante à l'usine qui fournit la force motrice. Cela constitue un joli bâtiment de deux étages, en brique, et d'une longueur de 200 pieds. Avant de choisir les machineries de la nouvelle buanderie, la Rév. Soeur Supérieure visita les différentes buanderies de Winnipeg et choisit dans chacune les meilleures machines. De sorte que la machinerie de cette buanderie sera ce qu'il y a de plus perfectionné. Un gros calandre, arrivé récemment de Toronto, a été installé dans le soubassement où de grandes cuves ont été fixées le long des murs. Le plein-pied comprend une série de plate-formes pour différents travaux. Un département est réservé pour le repassage au fer électrique par les religieuses et infirmières. Au premier étage se trouve les dortoirs pour les employés et quelques chambres à air qui ont vue sur la rivière. L'ancienne buanderie sera probablement convertie en cuisine et en salle à dîner.

Dans l'hôpital même, entre la salle d'attente pour les patients et les bureaux, on construit une voûte. On vient d'en recevoir les portes fournies par la maison Goldie & McCulloch, de Galt, Ont.

* * *

M. Joseph Clément a abandonné la gérance du Club Laurier. M. W. Jacques lui succède.

* * *

M. l'abbé Joubert a prêché la retraite des élèves du Petit Séminaire.

* * *

En se rendant avec la brigade de Saint-Boniface à un incendie qui menaçait de détruire toute l'usine de Martin-Senour, le pompier Joseph Fortier a été frappé par une échelle à la tête. Il fut recueilli dans l'avenue Provencher par un bicycliste qui passait là et transporté à l'hôpital. Il souffre d'une blessure au côté gauche de la tête et au cuir chevelu. Il a pu quitter l'hôôpital après un court séjour.

Les dommages causés à l'usine Martin-Senour par l'incendie s'élève à $1,500.

* * *

M. l'abbé Lee, curé de Transcona, vient de terminer la prédication d'une retraite aux élèves du couvent de Saint-Boniface.

* * *

La retraite du Collège s'est terminée dimanche. Elle fut prêchée aux élèves anglais par le R. P. Gagnieur et aux élèves français par le R. P. Adam.

AU COLLEGE.

Les "amateurs" de la seconde division rencontraient, mardi passé, dans une joute de balle au camp, les élèves du Juniorat. La partie fut très intéressante.

Maints coups hardis réussis de part et d'autre excitèrent les applaudissements des spectateurs. La victoire, cependant, devait échoir aux Collégiens, en dépit du jeu brillant de leurs adversaires.

Noms des vainqueurs: Maurice Goulet, receveur, Armand Bertrand, lanceur, L. Bénard, 1er but, Eug. Marion, 2me but, Arm. Tremblay, avant garde, Auguste Dostert, 3me but, L. Prud'homme, voltigeur de gauche, Albert Marcoux, centre, Paul Laflèche, voltigeur de droite.

* * *

Les collégiens "intermédiaires" recevaient aussi le même jour la visite des séminaristes.

La victoire, cette fois, resta à ceux-ci. Un jeu sûr, et la ferme direction du capitaine Broussard leur assurèrent le triomphe.

* * *

Une certaine rivalité existait déjà depuis longtemps, en matière de sports, entre le corps professoral et le corps des disciples. On voulut, il y a quelques jours, dans une partie de balle au camp, vider le différend. Les rôles pour cette fois encore ne furent pas pervertis. Les maitres donnèrent la leçon et laissèrent pour sujet de méditation à leurs disciples le mot d'Apelle au cordonnier "Sutor ne ultra crepidam."

* * *

Les "Iroquois" détiennent le championnat de balle au panier, dans la IIme division. Leurs noms sont: P. Gagnon, Geo. de la Fonchais, Dom. Wyrzykowski, Durault, Paul La Flèche.

MISE AU POINT

Lettre ouverte à Monsieur le Rédacteur du "Manitoba" . . .

Monsieur,

Je n'aurais jamais cru qu'une si petite étincelle put produire un si grand incendie. Tout de même, M. le Rédacteur, je sais que les gens intelligents et non-prévenus ont donné leur juste valeur à mes deux écrits et aux invectives grossières de M. Eugène Désautels. Je n'aurais jamais relevé la prétendue mise au point de M. le Maire, s'il n'avait attaqué que ma petite personne. Car pour moi il avait été modéré dans sa première lettre. Mais la malicieuse et lâche insinuation à l'endroit du si digne curé de Sainte-Anne ne pouvait rester sans précision, comme désormais elle ne peut rester sans rétraction de la part de M. le Préfet s'il veut encore passer pour bon chrétien et respectable citoyen.

J'avais cru M. Désautels assez bon chrétien pour lui concéder de ne pas l'avoir fait volontairement. Plusieurs m'ont affirmé, et l'un de ses intimes entre autres, qu'il avait agi sous l'empire d'une colère orgueilleuse et que *c'était bien à dessein* qu'il a écrit que *seul M. Cusson* avait parlé convenablement. Donc la fière attitude de M. le Curé Jubinville à l'endroit de M. Lauzon n'était pas convenable selon M. Désautels. Et aujourd'hui dans une lettre injurieuse que le Directeur d'un journal catholique et par le passé respectueux de convenances, comme le vôtre, n'aurait pas dû publier, je constate, avec tous les esprits droits et sincèrement chrétiens, que le qualificatif de *Gros-Jean* est beaucoup moins qu'il ne faut pour notre *respectable* (?) Maire. Sa haute idée de lui-même et la petite opinion qu'il a de ceux qui ne pensent pas comme lui, en ont fait un *esprit fort* chez lequel se manifeste déjà très vorace appétit du *MANGEUR de prêtres.*

Il eut pu facilement, s'il avait eu le gros bon-sens qu'il se croit posséder, trouver un juge légitime à notre différend. Il a voulu entasser Pélion sur Ossa, à lui d'en subir les conséquences.

Il a recherché le mépris des vrais catholiques et il l'a.

Si M. Désautels le veut bien, je lui prouverai faits en mains d'où originent ses sentiments d'animosité envers le Curé et le vicaire de Sainte-Anne. Je me contenterai pour l'heure de lui prédire, que tant qu'il roulera ce carosse, il ne mènera pas Monseigneur l'Archevêque et ne lui lira pas d'adresses.

Avec l'approbation autorisée de Monsieur le Curé de Sainte-Anne.

Jos.-Alphonse Chevalier, Ptre.
Vicaire à Sainte-Anne des Chênes, Man.

Bob passe ses vacances en Bourgogne. Son précepteur l'initie aux travaux des vignerons.

—Dites donc, m'sieu, s'écrie tout à coup l'infernal gamin, ça doit être terrible, hein? du vin de Tonnerre mis en... foudre!...

A LOUER.

Partie de maison à louer. S'adresser 64 rue Aulneau, Saint-Boniface.